Boston Medical Library
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/recherchessurlac00rv

RECHERCHES

SUR LA CAUSE

DES AFFECTIONS

HYPOCONDRIAQUES,

APELÉES COMMUNÉMENT *VAPEURS.*

RECHERCHES

SUR LA CAUSE

DES AFFECTIONS

HYPOCONDRIAQUES,

APELÉES COMMUNÉMENT *VAPEURS;*

OU

LETTRES D'UN MÉDECIN,

SUR CES AFFECTIONS.

On y a joint un JOURNAL *de l'état du corps, en raison de la perfection de la transpiration & de la température de l'air.*

Par M. CLAUDE REVILLON, Docteur en médecine, de l'académie des sciences de Dijon, à Mâcon.

Si quanta & qualis oporteat quotidiè fieret additio eorum quæ deficiunt, & ablatio eorum quæ excedunt, sanitas amissa recuperaretur, & præsens semper conservaretur.

SANCTOR. Aphoris. prim.

A PARIS,

Chez la Veuve HÉRISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

A MONSEIGNEUR
AMELOT,
MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

MONSEIGNEUR,

L'OUVRAGE, que vous me permettez de publier ſous vos auſpices, eſt le fruit des obſervations que j'ai faites dans une province

dont l'adminiſtration fut confiée à vos ſoins, & qui en conſerve le précieux ſouvenir. Que j'aurois de ſatisfaction à rapeler les circonſtances où vous avez donné des preuves de votre équité, de votre prudence, de votre humanité! Mais je craindrois que ma plume, peu exercée, n'en affoiblît les traits. Je me contenterai de vous préſenter l'hommage de ma reconnoiſſance.

Je ſuis, avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble & très obéiſſant ſerviteur, REVILLON, D. M.

AVANT-PROPOS.

DE toutes les maladies, la plus cruelle sans doute, est celle, qui en détruisant les principes de notre existence, nous la rend pénible, & souvent insuportable, & qui, changeant en même temps les dispositions de notre corps & notre esprit, empêche les mouvements de l'un, & nous ôte le libre usage des facultés de l'autre; nous met hors d'état de combiner convenablement nos idées, & d'appercevoir les objets sous leur véritable point de vue.

J'ai recherché, pendant plusieurs années, la cause d'un état aussi affreux; je n'ai rien négligé pour m'assurer de la vérité des choses que j'annonce; j'ai porté la plus grande exactitude, dans un régime peu satisfaisant pour le goût; dans l'observation des détails en apparence les plus

minutieux, je n'ai jamais procédé que la balance à la main ; & rien ne m'a coûté, dans l'eſpérance de me rendre utile aux infortunés qui ſont en proie aux mêmes maux que j'ai éprouvés. Je ſerai trop récompenſé, ſi je ſuis aſſez heureux pour contribuer au ſoulagement de cette portion reſpectable de l'humanité, qui, douée, par ſa premiére conſtitution, d'un caractére compatiſſant & ſenſible, eſt plus diſpoſée à la contracter que les autres.

Je n'ai pas dit le premier, que le défaut de tranſpiration contribuoit à déterminer l'*hyſtérie* & l'*hypocondriaciſme* ; mais je crois avoir annoncé le premier la dépendance de cette ſecrétion, avec les accidents nerveux, & avoir porté la conviction dans tous les eſprits impartiaux ; avoir enfin prouvé que, ſi ce n'eſt pas la ſeule cauſe, elle y joue le principal rôle ; & que c'eſt toujours la tranſpiration qu'il faut s'occuper à rétablir par un traitement bien entendu.

Je prie ceux qui me liront, de ne me pas condamner légérement ſur la privation

que je conſeille des légumes, des farineux & des poiſſons ; je puis citer cinquante obſervations de vaporeux, de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe ſont beaucoup mieux trouvés, en s'abſtenant de ce genre de nourriture. L'expérience m'a appris que l'uſage du maigre diminuoit ſinguliérement la tranſpiration. En uniſſant quelques réflexions à cette obſervation, il m'a été facile de reconnoître la cauſe de cette diminution. La décoloration des vaporeux, l'énorme quantité de vents qui roulent dans leur eſtomac & dans leurs inteſtins, & qui ne s'en échappent que très difficilement ; tout annonce des digeſtions acides, & le paſſage dans le ſang, d'un chyle trop aceſcent.

On voit que les ſucs digeſtifs, altérés par la rétention de la matiére de la tranſpiration, n'ont pas les qualités néceſſaires pour favoriſer la digeſtion ; que la force même des organes affoiblie par cette cauſe, rend cette fonction plus difficile ; qu'ainſi tout aliment, dont le mucilage eſt trop denſe, pour être facilement décompoſé, reſte longtemps dans l'eſtomac, y éprouve

l'altération dont ſa nature particuliére eſt ſuſceptible, & paſſe néceſſairement à l'acidité, quand les végétaux prédominent dans la pâte alimentaire. De-là des ſucs denſes, plus ou moins auſtéres, ou acides, & qui exigeant trop d'action de la part des fibres, vont obſtruer des petits vaiſſeaux, ralentir le cours du ſang, gêner les ſecrétions & les excrétions, & ſur-tout la tranſpiration. Les viandes légéres, dont les ſucs ont déjà été ſoumis à différentes circulations, dans le corps des animaux, plus analogues à nos humeurs, ſont menées avec moins d'effort à l'animaliſation; réparent davantage, ſous un petit volume; & ne laiſſent pas ces traces d'aigreurs auxquelles les vaporeux ſont diſpoſés.

Je n'entends pas proſcrire l'uſage du maigre, & dire qu'il ne convient dans aucun cas; il eſt des conſtitutions & des circonſtances, où en l'emploie avantageuſement : il eſt néceſſaire toutes les fois que les humeurs ont une tendance à la putridité; c'eſt auſſi la nourriture la plus appropriée à cette claſſe d'hommes ſoumis à un

travail pénible & continuel ; & tous ceux qui jouiſſent d'une bonne ſanté peuvent en faire uſage : les préceptes ne ſont faits que pour les malades. Il eſt très aiſé de prouver que la préoccupation de l'eſprit ne joue aucun rôle dans cette maladie ; que ſi les paſſions, des excès de travail, ou de volupté, peuvent la faire contracter, ce n'eſt qu'en viciant les digeſtions, & dérangeant la tranſpiration ; elle peut auſſi être cauſée par la nature des aliments dont on fait uſage, par la conſtitution du climat que l'on habite. Tout le monde ſait que les Anglois y ſont plus expoſés que les autres, & que la conſomption, maladie endémique à leur pays (laquelle n'eſt que le dernier degré de cette affection) n'eſt dûe, en partie, qu'à la conſtitution humide de leur climat : l'on a même obſervé, qu'il eſt des mois, où pendant le régne des vents d'oueſt, les ſuicides y ſont plus fréquents. Qui pourra ſe refuſer à croire que la cauſe phyſique prépare tout dans ces inſtants malheureux, » où (comme dit M. l'abbé Richard, dans » ſon excellente hiſtoire de l'air) les forces

» motrices de la machine ſont ſans action,
» & ſe laſſent d'elle-même ; la vie devient
» à charge.... Le poids de la vie, le plus in-
» ſupportable de tout, quand il ſe fait ſen-
» tir, eſt, pour celui qui l'éprouve, le com-
» ble des maux, dont la mort ſeule peut le
» délivrer (*tom.* IV. *pag.* 411, 420.) ».

J'ai joint, à la fin de cet eſſai, un extrait du journal que j'ai tenu avec exactitude, pendant plus d'un an ; l'on y verra combien les variations de l'atmoſphére influent ſur cette maladie. J'aurois pu donner plus d'étendue à cet eſſai, par le récit d'une infinité de faits, qui tous viennent à l'appui des vérités que j'ai expoſées ; mais il ſera déja trop long, ſi le public ne le reçoit pas avec indulgence, & ſi l'utilité, dont il peut être, ne lui concilie pas les ſuffrages : ſi au contraire il eſt favorablement accueilli, je me ferai un devoir de communiquer tout ce que j'aurai obſervé de relatif à cet objet, en donnant une ſuite à ces lettres.

RECHERCHES

RECHERCHES

SUR LA CAUSE

DES AFFECTIONS

HYPOCONDRIAQUES,

APELEES COMMUNÉMENT *VAPEURS;*

OU

LETTRES D'UN MÉDECIN,

SUR CES AFFECTIONS.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR,

J'AI été auſſi malheureux que vous l'êtes. Le peu d'avantage que j'ai trouvé, dans les remédes qu'on a continué d'employer contre cette maladie qui rend votre ſort ſi triſte,

m'a forcé de réfléchir ſur cet objet, d'obſerver avec ſoin tous les effets que produiſent ſur moi les différents états de l'atmoſphère, les différents aliments, & tous les êtres phyſiques & moraux, à l'action deſquels nous ſommes expoſés.

Je dois aux réflexions, que mon expérience propre m'a fait faire, le meilleur état où je me trouve, & je me crois obligé, par humanité, de vous confier tout ce que j'ai appris à mes dépens, & de vous expoſer ce qui m'a réuſſi.

Je me propoſe donc de mettre ſous vos yeux, dans ces lettres, le tableau au naturel de l'état où je me ſuis trouvé; & comme je n'ai probablement pas éprouvé tous les accidents que cette maladie peut occaſionner, j'ajouterai à ce tableau les traits conſignés dans les obſervateurs les plus accrédités, afin que comparant votre état à celui que j'aurai peint, vous puiſſiez vous y reconnoître, quelle que ſoit votre ſituation.

A cette hiſtoire de l'hypocondriaciſme, je joindrai le détail des remédes que j'ai faits, & l'expoſition de ceux que conſeillent les différents auteurs, qui ont écrit ſur cette maladie, & dont je me ſuis procuré la lecture avec l'empreſſement d'un malade impatient, tel qu'on l'eſt, lorſqu'on a le malheur d'être vaporeux.

L'inutilité de la pluspart de ces remédes m'a fait faire des réflexions que je hazarderai de vous communiquer : elles ſeront peut-être, ou paroîtront ridicules ; mais comme je m'expliquerai avec autant de franchiſe ſur ceux qui m'ont réuſſi, je compte ſur votre indulgence. Je vous la demande avec d'autant plus d'inſtance, que l'étendue de mon projet me met dans le cas d'en avoir beſoin ; car j'oſerai même donner mes conjectures ſur la cauſe des vapeurs.

Des obſervations & des expériences, dont la pluspart me ſont perſonnelles, m'ont conduit à cette eſpéce de découverte. Je peux m'être trompé ; mais je ſuis prêt à reconnoître mon erreur, dès qu'on me l'aura montrée ; il faudra cependant que par un ſyſtême contradictoire au mien, on me rende raiſon des faits que j'expoſerai, & dont je garantis la vérité.

A ces faits, à ces conjectures, je ferai ſuccéder quelques détails ſur la méthode à ſuivre dans le traitement de ces maladies. Mon projet, comme vous pouvez en juger, eſt d'une aſſez grande étendue ; ce ſera la matiére de pluſieurs lettres ; mais cette correſpondance ceſſera, dès que je ne vous intéreſſerai plus.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

MONSIEUR,

JE vous ai promis bien des choſes ; peut-être allez-vous être dans le cas de répéter avec Horace :

Parturient montes , naſcetur ridiculus mus.

mais vous ſavez , que je me ſuis engagé à ceſſer de vous écrire , dès que mes lettres n'auront plus pour vous d'intérêt ; & c'eſt dans la confiance que me donne la promeſſe que vous m'avez faite , que je commence à vous tenir la mienne.

Je vais d'abord tracer , le plus exactement qu'il me ſera poſſible , le tableau des vaporeux , &c. Sous cette dénomination je confondrai les malades attaqués de la paſſion hyſtérique & de l'hypocondriaciſme. Ces deux maladies , déjà regardées par Sydenham comme identiques , ont tant d'accidents communs , qu'on eſt excuſable de les confondre , ou tout au moins de les regarder comme des variétés ſous un même genre , dépendantes des nuances des tem-

péraments, & de l'influence de l'organisation particuliére. Je craindrai d'autant moins de préſenter ces deux maladies, comme n'en faiſant qu'une, que j'eſpére démontrer qu'elles ont l'une & l'autre la même cauſe.

Cette affection s'annonce par un état de mal-être, qui ôte les facultés de s'acquiter des fonctions de ſon état avec la même aptitude. Le corps eſt lourd, la tête embarraſſée; on reſſent des oppreſſions, des anxiétés ſous les côtes, ſouvent du côté gauche; on éprouve des élancements, de l'ardeur & de la chaleur; quelquefois c'eſt un gonflement ſubit du côté de la rate: ſi le côté droit eſt affecté, on ſent des douleurs de colique, des feux qui montent au viſage, une gêne à la région du cœur, des étouffements après le repas, des rapports, des vents continuels qui ſont précédés de tenſion, de preſſion & de bruits d'entrailles: l'éruption des vents ſoulage un peu les malades, mais ils ſont bientôt reproduits.

Le malade a quelquefois la diarrhée; d'autres fois il eſt conſtipé; il eſt fatigué des vents qui ne peuvent s'échapper; il eſt affligé de nauſées, de dégoût. Il perd ordinairement l'appétit, quelquefois cependant il le conſerve, & en a même un très-fort. Dans le premier cas, la digeſtion eſt

imparfaite ; un amas de matiéres glaireuſes ſe forme dans les premiéres voies ; l'urine eſt blanche, aqueuſe : l'humeur de la tranſpiration, ſe portant ſur la poitrine, y produit des contractions violentes, une difficulté de reſpirer, un ſentiment de réplétion, des tremblements, des palpitations de cœur. Le mal augmente, la tête s'affecte ; on reſſent des céphalalgies, des migraines, & cette douleur que l'on nomme chez le ſexe, *clou hyſtérique*.

A ces ſymptômes ſe joignent le vertige, le tintement d'oreilles, une difficulté d'ouir : les yeux ſont languiſſants, la langue eſt engourdie ; il ſurvient des bâillements fréquents, des éternuements, des tremblements de tous les membres, de légéres atteintes de froid à l'extérieur, ſur-tout aux extrémités, des fourmillements dans les chairs, des tenſions fatigantes & douloureuſes, des contractions à la bouche ; les ſens s'appeſantiſſent ; l'odorat & le goût ſont ſans ceſſe déſagréablement affectés ; certaines femmes ont le viſage haut en couleur ; chez d'autres il pâlit. On éprouve en différentes parties du corps de petits mouvements reptiles, dont la ſenſation paroît reſſembler à celle que nous cauſent des fourmis qui courent ſur la peau.

Tous ces ſignes réunis ne précédent pas

toujours les attaques ; il ſuffit qu'il en paroiſſe quelques-uns. A leur ſuite, il en ſurvient qui caractériſent principalement les affections vaporeuſes : je vais les expoſer.

Il eſt des femmes qui tombent, en faiſant de grands cris ; d'autres ſans ſe plaindre : il en eſt qui ſont privées tout-à-coup de ſentiment & de mouvement : d'autres ſont dans l'état d'une ſyncope alarmante, qui ne ſe manifeſte que par les fauſſes apparences d'un ſommeil tranquille. Ces attaques ſont ſouvent précédées par de grandes foibleſſes ; elles ſe ſuccédent à pluſieurs repriſes. Dans le cours de la converſation les femmes vaporeuſes font tout-à-coup des éclats de rire, ou elles pleurent amérement, tombent en convulſion, ou en ſyncope : on a vu ces foibleſſes durer pluſieurs heures, & même un jour ou deux, avec privation totale de mouvement, d'entendement & de ſentiment. Celles qui ſont dans cet état fâcheux, reſſemblent à des perſonnes mortes. On peut piquer vivement ces malades, ſans qu'elles donnent aucune marque de ſenſibilité ; on en a vu beaucoup d'exemples. Il faut être ſur ſes gardes dans les maladies nerveuſes, pour ne pas confondre les perſonnes vivantes avec les perſonnes mortes.

Les attaques d'hyſtérie ne renverſent

pas toujours les malades ; leur corps fléchit ſouvent d'un côté ; les mouvements convulſifs, les ſpaſmes, les convulſions des parties extérieures ſe communiquent aux viſcéres, & des viſcéres aux autres parties : c'eſt une alternative quelquefois ſi précipitée, qu'on eſt ſurpris de la promptitude avec laquelle ces différents mouvements ſe ſuccédent. Il en eſt de même des douleurs hyſtériques, dès qu'elles ceſſent à l'extérieur, elles ſe font ſentir dans les viſcéres.

La roideur des membres, la tenſion de de l'abdomen ſont extraordinaires ; les mouvements convulſifs des mâchoires ſont quelquefois ſi violents, qu'ils détruiſent la couronne des groſſes dents, qu'ils luxent les mâchoires, & en détachent des piéces entiéres. Si la langue eſt ſurpriſe entre les dents, elle eſt déchirée ou entiérement coupée.

Outre ces ſymptômes généraux, il en eſt encore de particuliers à la paſſion hyſtérique, & hypocondriaque ; ils dépendent des parties que l'humeur affecte.

Si elle ſe porte ſur les organes deſtinés aux fonctions vitales, il y a des palpitations, durant leſquelles il ſemble que le cœur ſe heurte rudement contre les côtes ; la reſpiration eſt gênée, courte, ſe fait par ſoubreſauts, & comme par hoquets.

Le malade eſt attaqué d'une toux fati-

gante, preſque continuelle; ſon goſier ſe reſſerre; il ſe plaint d'étranglement, quoique rien ne paroiſſe d'abord à l'extérieur de la gorge; mais un gonflement conſidérable eſt promptement la ſuite de cet accident; l'œſophage ſe ferme; le malade éprouve la même ſenſation que ſi on l'étrangloit; ſa voix s'éteint, il ne peut rien avaler, & rejette tout ce qu'il prend par la bouche. Lorſque les viſcéres du bas-ventre ſont affectés par cette humeur, on reſſent un mouvement d'ondulation, ou de rotation extraordinaire dans l'hypogaſtre; ce mouvement ſemble monter vers le nombril, quelquefois il paroît deſcendre; l'abdomen ſe gonfle irrégulierement; il ſe forme en différentes parties de cette cavité, comme une boule qui ſe porte d'un côté & d'autre, ou qui monte vers le diaphragme; le ventre eſt ſerré; on reſſent des grouillements & des borborygmes; le pouls eſt convulſif, quelquefois éteint: les uns ont un ſentiment de froid au ſommet de la tête; pluſieurs ſont incommodés du battement des artéres temporales. La même humeur ſur les reins donne les accidents de la néphrétique; les malades vomiſſent une bile verdâtre; les déjections ſont glaireuſes, vertes, blanchâtres, & ſouvent fétides.

A l'aſpect d'un pareil tableau, il n'eſt

perſonne qui ne ſe ſente ému, & qui ne s'intéreſſe au malheureux ſort des vaporeux ; mais l'intérêt croît, quand, après avoir conſidéré l'état affreux de leur corps, on jette un coup d'œil ſur celui de leur eſprit.

Vous venez ſans doute de vous reconnoître dans le premier portrait : vous allez voir par le ſecond, ſi ma propre expérience ne m'a pas mis dans le cas d'être un peintre fidéle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

MONSIEUR,

VOUS me dites; je ſuis bien malheureux. Eh bien! monſieur, comparez votre ſituation actuelle avec le détail des malaiſes auxquels cette maladie expoſe communément. Trouvez bon le paralléle de ce que vous pourriez ſouffrir; il vous donnera la patience néceſſaire pour que vous n'aggraviez pas votre mal par une trop forte idée de vos maux. D'ailleurs, prenez courage, ſoyez perſuadé qu'avec de la conſtance, vous guérirez. L'hiſtoire de l'état de l'eſprit achevera de vous convaincre que vous êtes fort éloigné d'éprouver toutes les inquiétudes & tout l'ennui que l'on reſſent ordinairement.

La nature entiére eſt, aux yeux des vaporeux, couverte d'un crêpe funébre, & tous les objets s'y peignent en noir. Ces malheureux, ſans ceſſe occupés de la conſervation de leur être, dont il leur arrive ſouvent de ſouhaiter la deſtruction, ſont tourmentés d'un déſeſpoir cruel; ils perdent l'idée conſolante d'une guériſon par-

faite ; ils se croient exposés à tous les maux qui peuvent affliger l'humanité ; ils ne prévoient que des choses funestes, & n'apperçoivent pas de possibilité de les éviter ; le plus léger accident excite chez eux la terreur, la crainte, la colere, & plusieurs autres passions semblables. La méditation, secours indispensable à l'ame, est pénible & souvent impraticable : il faut que leur esprit fasse des efforts continuels pour suivre les objets de leur attention ; & ces efforts sont presque toujours infructueux par la disposition présente des organes de leur cerveau ; ils n'ont la force de penser à rien. La douleur la plus cruelle a quelque chose de moins accablant ; elle raméne dans les intervalles l'espoir d'un meilleur état.

La nuit, qui prescrit des bornes au travail, & qui calme les soucis des hommes, est pour les vaporeux une nouvelle source d'inquiétude & de crainte; le silence, où sont alors plongés tous les êtres, & qui leur imprime une certaine foiblesse, redouble celle de leur esprit. La frayeur de la mort, l'augmentation de tous les accidents, le plus petit dérangement, leur paroissent des signes certains de leur destruction. Les étouffements succédent ; le cochemar, cet état où, au milieu d'un sommeil inquiet, la circulation paroît suspendue, est un autre accident

familier aux vaporeux. Le malade ſort machinalement de ſon lit, reſpirant avec peine, la tête embarraſſée, ne pouvant articuler un ſeul mot ; il eſt obligé de ſe promener pluſieurs minutes dans ſa chambre, avant que de ſavoir qui il eſt, s'il vit, s'il eſt mort, où il eſt, & d'où il vient : enfin cet état affreux diſparoît, & laiſſe à celui qui l'a éprouvé, un abattement pénible de corps & d'eſprit ; le reſte de la nuit ſe paſſe dans l'agitation : au réveil le corps eſt fatigué, l'eſtomac rempli de vents.

Je pourrois ajouter à tous ces traits l'énumération de pluſieurs petites foibleſſes dont vous m'avez fait vous-même confidence. Mais je crois, monſieur, en avoir aſſez dit pour vous convaincre que je ſuis en droit d'avancer :

Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.

C'eſt auſſi ce que j'eſpére faire dans les lettres ſuivantes, après vous avoir expoſé ce que je penſe de la cauſe de l'hypocondriaciſme & de l'hyſtérie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

J'ÉTOIS attaqué, depuis quinze ans, d'une maladie nerveuſe. Je deſirai guérir : je conſultai les médecins, dont le nom & la réputation méritoient ma confiance ; je me ſoumis à leurs avis, & j'exécutai leurs ordonnances avec cette attention que donne toujours l'eſpoir d'une guériſon que l'on ſouhaite. Je n'éprouvai aucun ſoulagement. Ils me propoſoient ſouvent de tranquilliſer mon eſprit ; je répondois que le corps vicioit l'ame, & qu'une fois rétabli, mon eſprit ſeroit paiſible. Viſitez vos amis, égayez-vous, m'écrivoit l'un d'eux, ſans ſonger qu'un vaporeux ne peut goûter les douceurs de la ſociété, avant qu'il y ſoit à ſon aiſe & d'une maniére utile à ſa ſanté. Découragé du peu de ſuccès des remédes & des préceptes, je me décidai à lire les auteurs qui ont traité de cette maladie, Willis, Sydenham, Boerhaave, Viridet, Montanus, Mead, Hunauld, Robinſon, Sauvage, Lorry, Pomme, Witt, Raulin, & d'autres traités particuliers. Les uns aſſignoient pour

cauſe le racorniſſement des nerfs, d'autres l'irritabilité, le trouble du mouvement d'oſcillation, l'irritation de l'eſtomac & des inteſtins cauſée par l'inverſion des mouvements périſtaltiques, en raiſon de la correſpondance mutuelle des parties qui jettoient le ſyſtême nerveux dans des mouvements irréguliers, & dérangeoient toute l'économie animale, enfin l'application de l'eſprit à la conſervation du corps; puis, pour le ſexe, une lymphe âcre, ou le ſang retenu dans l'utérus.

Perſuadé que tout étoit découvert, vu & prévu, je ne ſongeai qu'à employer les ſecours que les auteurs propoſoient. Je m'efforçai de prendre de la gaieté autant qu'il eſt poſſible à un vaporeux d'en prendre; j'uſai alternativement des délayants & des préparations de mars; j'allois & revenois ſur mes pas, certain que je trouverois le reméde. Fatigué de mes tentatives inutiles, ſans avoir encore oſé porter le moindre doute ſur les cauſes aſſignées, je m'en tins à l'avis de Montanus : *Fuge medicos & medicamina, ſanaberis.*

Mon état reſtoit le même; je ſentois que mon corps donnoit le ton à mon eſprit; qu'un temps pluvieux, nébuleux, de mauvaiſes digeſtions, me rendoient le corps lourd, & l'eſprit moins ſuſceptible d'appli-

cation ; que cet état de mal-être s'affoibliſſoit ou diſparoiſſoit en raiſon de la pureté de l'air & de mon exactitude à ſuivre le régime ; qu'une bonne digeſtion me faiſoit appercevoir les objets tels qu'ils étoient. Je compris alors qu'une cauſe matérielle agiſſoit ſur moi, & que cette cauſe, qui augmentoit ou diminuoit à raiſon du beau ou du mauvais temps & du choix des aliments, n'étoit pas inhérente à mon individu. Tandis que je raiſonnois ſur ce qui pouvoit déterminer les maux de nerfs, un événement ſingulier m'éclaira ſur le principe de cette maladie. J'étois accablé d'hypocondriaciſme, quand, au mois d'octobre 1774, je fus attaqué d'une fiévre qui ſe préſenta, dans l'invaſion, comme continue. Après les premiers ſecours, elle ſe régla en quotidienne ; chaque accès étoit terminé par une légére moiteur : je n'en fus délivré, malgré tous les remédes, qu'au mois de mars 1775. Pendant tout le cours de cette fiévre, je n'eus aucun paroxyſme vaporeux. Je crus être affranchi de cette affreuſe indiſpoſition, & je me réjouiſſois d'avoir gardé la fiévre pendant ſix mois. Ma joie ne dura pas longtemps ; quinze jours après la diſparition de la fiévre, les vapeurs revinrent comme auparavant. Me rappellant ce que j'avois éprouvé précédemment, & ce qui s'étoit paſſé pendant

pendant le cours de ma maladie, je ne doutai plus que je ne dûsse l'évanouissement de la maladie nerveuse, à la moiteur générale qui terminoit chaque accès, & que la vraie cause des maladies nerveuses ne fût une transpiration viciée.

Je me disois, si le dessèchement des nerfs, si l'irritation de l'estomac, des obstructions au foie & à la rate, si, enfin, l'application de l'esprit étoient les principes de cette maladie; pourquoi, des effets aussi constants me laisseroient-ils reprendre pendant dix jours, quelquefois plus, ma maniére d'exister ordinaire, voir les objets comme les autres hommes; & que tout ce qui peut contribuer au dérangement de la transpiration, augmente les douleurs, la pusillanimité de l'esprit, & détermine les malaises? pourquoi les femmes, chez lesquelles l'utérus est infesté d'une lymphe âcre, ou de sang, sont-elles exposées aux mêmes douleurs que moi, par ce qui peut déranger cette fonction essentielle, & éprouvent-elles les mêmes alternatives de bien & de mal-être? En considérant tous les traitements indiqués, je vis que, si l'on étoit quelquefois parvenu à soulager, ou à guérir, ce n'avoit été qu'en employant les moyens qui peuvent rétablir ou perfectionner l'insensible transpiration; comme l'exercice,

le choix des aliments, les bains, les délayants.

Je vous ferai voir, dans la suite, qu'on a souvent trop insisté sur ce dernier genre de reméde : je me borne, dans cette lettre, à ce qui concerne la cause réelle des vapeurs, & je vous prouverai, dans la suivante, que c'est à cette même cause qu'on doit attribuer les vapeurs que l'on nomme hystériques.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE V.

MONSIEUR,

JE crois, avec l'illuſtre Sydenham, que l'affection hyſtérique & hypocondriaque ne reconnoiſſant qu'une ſeule & même cauſe, il n'eſt pas poſſible de préſumer que des maladies, ſi reſſemblantes dans tous leurs ſymptômes, aient des ſources différentes; que l'une vienne d'une lymphe âcre, ou du ſang retenu dans l'utérus; l'autre d'une irritation dans le conduit alimentaire, ou des obſtructions du foie & de la rate, ſurtout quand on fait attention que toutes les circonſtances, qui déterminent l'hyſtérie, augmentent l'affection hypocondriaque. Je n'ignore cependant pas que l'on a cherché à affoiblir le ſentiment du ſavant médecin anglois, & qu'on lui oppoſe celui d'Arétée, de Fernel, de Montanus, de Haller, de Mercuriali, de Heurnius, & même l'opinion du divin Hippocrate; tous s'accordent, dit-on, à regarder l'étranglement ou le reſſerrement du goſier, la reſpiration fréquente & difficile, la perte de la parole, de tout ſentiment & mouvement, comme ſignes

pathognomoniques de l'hyſtérie : mais l'on eſt forcé de convenir que les hommes peuvent être hyſtériques & hypocondriaques ; & dès que l'on m'accordera que ces deux maladies peuvent être quelquefois jointes enſemble, & que l'on ne paroîtra arrêté, pour les unir, que par la différence des ſymptômes, il me ſera facile de trancher la difficulté. Les femmes doivent ces accidents particuliers à la mobilité de leurs fibres, les conſtrictions peuvent être portées plus loin chez elles ; & toutes les fois que les hommes approcheront de leur conſtitution, du tempérament irritable des femmes, ils deviendront ſujets aux mêmes accidents : j'ai mille fois éprouvé, monſieur, cet étranglement ; j'étois forcé de me retirer, au milieu de la nuit, ſur nos quais & ſur nos remparts, pour pouvoir reſpirer ; je me ſentois ſuffoqué dans ma chambre, & je craignois d'être renverſé. J'ai connu pluſieurs hommes foibles dans le même cas. Au reſte, monſieur, comme dans les choſes d'opinion chacun eſt libre de prendre celle qui lui plaît, en ne s'écartant pas des idées reçues, & des connoiſſances acquiſes, j'aime à m'égarer ſous un auſſi bon guide que Sydenham.

D'ailleurs, pourquoi les maladies, qui reconnoiſſent pour cauſe différents états des

fluides & des solides du genre de ceux auxquels on veut attribuer les passions hystériques ou hypocondriaques, cédent-elles souvent aux remédes employés d'après l'indication prise de l'existence de ces causes, tandis que les mêmes moyens sont ici sans efficacité ? Cette remarque ne forme-t-elle pas une forte présomption en faveur de mon opinion? Y a-t-il une maladie qui annonce plus d'âcreté dans la lymphe que les dartres ? une, qui marque plus son épaississement que les humeurs-froides ? Ne rencontre-t-on pas, tous les jours, des malades entachés de ces deux vices, exempts de maladies nerveuses ? La pratique ne fournit-elle pas, chaque jour, aux médecins, des malheureux portants des squirres placés au foie & à la rate, jouissants de toute leur gaieté, dans les moments où ils ne souffrent pas ? Je donne actuellement mes soins à une dame qui en supporte un monstrueux depuis trente ans, & qui n'a rien perdu de l'égalité de son caractére.

On m'opposera, peut-être, que l'ouverture des cadavres des hommes morts de la suite des maladies hypocondriaques, a montré des obstructions, des squirres, une lymphe viciée; que chez les femmes, l'utérus a été trouvé rempli d'un sang qui avoit per-

du ſes qualités : mais je ne conſidére ces ravages, que comme une ſuite acceſſoire des ſecrétions dérangées, des fonctions de l'eſtomac léſées pendant pluſieurs années, & je ne les admets pas comme cauſe premiére.

L'on a ſouvent vu le virus dartreux & écrouelleux, éteint par des ſecours bien dirigés; des obſtructions, détruites par l'uſage des apéritifs : & l'on peut affirmer que tous les moyens les mieux combinés n'ont jamais ſuffi pour enlever la diſpoſition aux maladies nerveuſes; elle a pu être affoiblie, mais jamais guérie, ſi ce n'eſt dans le cas où des excès l'auroient procurée; encore cette diſpoſition bien décidée, ne ſe perd-elle pas complétement, à moins que le malade ne veuille ſe ſoumettre à des précautions continuelles.

Si une lymphe âcre, ſi des obſtructions conſtituoient l'hyſtérie & l'hypocondriaciſme; pourquoi les médecins, qui combattent ſouvent avec ſuccès le virus dartreux & écrouelleux, l'altération des humeurs par le mélange de la bile, ne réuſſiſſent-ils pas dans le traitement des vaporeux? pourquoi les mal-aiſes, les frayeurs n'accompagnent-elles pas ces deux indiſpoſitions? pourquoi le médecin, fatigué d'a-

voir épuiſé toutes les reſſources de ſon art, eſt-il tenté d'abandonner ſon malade, & ce dernier, ennuyé d'avoir tout exécuté ſans ſuccès, court-il prendre l'avis d'un autre médecin ?

D'où vient cette inconſtance qu'on reproche aux vaporeux ? du peu de ſuccès qu'ils ont éprouvé du régime & des remédes? Peut-on exiger de ces infortunés qu'ils continuent l'uſage des remédes qui les laiſſent en proie aux maux dont ils veulent guérir ? Pourquoi leur envier le doux eſpoir qu'ils trouveront, dans l'habileté d'un autre médecin, un ſoulagement qu'ils n'ont point encore pu ſe procurer ? J'ai été pendant pluſieurs années, la dupe des moyens conſeillés ; j'ai compris que l'inconſtance donnée comme ſigne caractériſtique de cette maladie, venoit moins des malades que de l'inſuffiſance des ſecours que l'art offre pour la ſoulager. Guériſſez ou adouciſſez les maux des vaporeux, & vous les verrez auſſi conſtants que les autres malades : mais ne rangez plus, parmi les ſignes de l'hyſtérie & de l'hypocondriaciſme, un effet naturel, à moins que vous ne le conſidériez venant du vice de l'art. Je demande grace pour cette petite juſtification que je dois à mes anciens compagnons de malheur.

Je vous prouverai, dans ma première lettre, que les irréſolutions, que l'on nous reproche, viennent de la diſpoſition du corps.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VI.

MONSIEUR,

LES frayeurs, les incertitudes, les irréſolutions, que l'on s'opiniâtre à regarder comme un vice du cerveau attaché à ce genre d'indiſpoſition, ne dépendent véritablement que de la maniére d'être du corps. C'eſt le corps qui dirige l'eſprit. Si une imagination dépravée conſtituoit, ſeule, une maladie, je devrois être toujours dans les mêmes perplexités : au contraire, ma ſituation ſuit les changements de ſaiſon, de temps : un ciel ſerein, une bonne digeſtion me rendent ma fermeté ; j'apperçois les objets comme les autres hommes.

Votre propre expérience vous a appris, monſieur, que les vaporeux paſſent des dix, douze, même quinze jours, & quelquefois plus, ſans être incommodés ; je puis donc dire : ſi j'ai le pouvoir de maîtriſer mon eſprit, quinze jours dans chaque mois, qui peut m'empêcher de le captiver les quinze autres, ſi cette force dont j'ai joui durant ce temps-là, ne m'étoit pas enlevée par une cauſe qui eſt hors de moi ? Quinze an-

nées de réflexion, la résolution mille fois prise, dans les instants de calme, de ne plus m'affecter, n'ont pu me soustraire à la triste expérience, qu'un projet formé avec fermeté, s'évanouissoit aux approches des mal-aises & des paroxysmes. Je devenois, sur la minute, aussi tremblant, aussi craintif; redoutant ce qui, l'instant auparavant, m'avoit paru une foiblesse impardonnable: il falloit me soumettre, & attendre que la cause, qui affoiblissoit mon esprit, eût disparu.

Vous me connoissez assez, monsieur, pour savoir que la mort ne m'inspire aucune crainte; qu'accoutumé à me contenter de peu, je ne regarde pas la fortune comme absolument nécessaire au bonheur des hommes; qu'ainsi il est peu d'événements capables de troubler ma tranquillité. Je pourrois donc me citer comme une preuve du peu d'influence que les foiblesses de l'ame ont sur l'état vaporeux: mais en voici une, à l'évidence de laquelle personne ne peut se refuser.

Les gens de lettres, même ceux qui sont éclairés par la plus saine philosophie, qui ont l'ame de la trempe la plus forte, & que l'excès de l'étude a rendu vaporeux, sont également exposés aux troubles, aux inquiétudes, à la pusillanimité qui accom-

pagnent les maladies nerveuſes. C'eſt donc le corps qui agit ſur l'ame dans ces ſortes de maladies, & celle-ci n'eſt point coupable des écarts de l'imagination. S'il étoit néceſſaire d'appuyer cette opinion par d'autres démonſtrations phyſiques, je pourrois engager ceux qui la contrediroient, à conſidérer ce qui ſe paſſe chez les enfants & chez les vieillards. Dans les uns, le développement des facultés intellectuelles ſe fait dans la même progreſſion que celui des corps; les mêmes facultés s'affoibliſſent dans les autres, en même proportion que la force, la ſoupleſſe de leurs organes.

Dès que l'état de notre corps influe d'une manière ſi marquée ſur celui de notre ame; pourquoi prétendroit-on que les déſordres inſéparables de l'état vaporeux fuſſent plutôt l'effet de l'action de l'ame ſur le corps, que les ſuites du trouble dans l'organiſation de celui-ci?

Toutes ces réflexions m'ont conduit à conclure que la cauſe des vapeurs ne pouvant être une irritabilité de l'eſtomac, ni un deſſéchement des nerfs, ni des obſtructions, ni aucune préoccupation de l'eſprit; il faut en rechercher une autre: mais puiſqu'en toutes circonſtances, le dérangement de la tranſpiration donne lieu aux accidents vaporeux, je ſuis dans le cas de les

attribuer exclusivement à la diminution notable de cette évacuation : mais ce n'est-là qu'une conjecture ; l'expérience doit venir l'appuyer, & c'est d'après elle que je vais parler.

Sanctorius en Italie, Keil en Angleterre, Gorter en Hollande, & Dodart en France, se sont attachés à apprécier, par l'observation & l'expérience, les effets de la transpiration, à déterminer la proportion qui, en différentes circonstances, se trouve entre cette évacuation insensible, & celles qui débarrassent le corps des matiéres dont le séjour nuiroit à l'intégrité de nos fonctions. La conformité du climat, sous lequel Dodart a opéré, avec celui du pays que j'habite, m'a décidé à prendre ce savant pour guide ; & voici le résultat de mes expériences.

J'ai vu que, dans les jours de mal-aises, les secrétions sensibles surpassoient la transpiration de plusieurs onces. Je me trouvois mieux lorsque je l'excitois par quelques remédes, & par la sévérité du régime ; l'esprit & le corps étoient libres ; les orages, le tonnerre, un temps pluvieux venoient-ils la déranger, tous les accidents reparoissoient, les vents, les mal-aises, & le défaut d'appétit. Les nuits inquiétes ont toujours été celles où les secrétions sensi-

bles ſurpaſſoient de beaucoup la tranſpiration. Pour avoir ſur cet objet quelque choſe de certain, il m'eſt arrivé, dans des jours de calme parfait, de la diminuer, en m'expoſant au froid, en mettant les pieds dans l'eau; je faiſois reparoître tous les accidents des vapeurs. Souvent, après avoir ſouffert des matinées entiéres, j'employois les moyens capables de rétablir la tranſpiration; & dès qu'elle ſe faiſoit, je me trouvois mieux. Vous ſerez étonné de voir, dans le journal, que je vous communiquerai, la diminution de la tranſpiration dans les jours de mal-être; & une fois bien inſtruit de cette importante fonction, vous ne ſerez plus ſurpris des déſordres que cette humeur retenue occaſionne; elle ne peut être aſſimilée de nouveau avec nos liqueurs, ni être repriſe & évacuée complétement par aucun autre évacuatoire que ceux qui lui ont été fixés par la nature. Elle contracte, par ſon ſéjour dans les vaiſſeaux, une âcreté conſidérable, piquote & irrite le ſyſtême nerveux, dérange l'accord qui doit régner entre tous les nerfs, ralentit, ou accélére la circulation du fluide nerveux. De cette diſſonnance, effet de l'irritation cauſée par la matiére de la tranſpiration qui a été retenue, viennent les craintes & les foibleſſes. Les objets ne font

plus ſur nous les mêmes impreſſions ; ils ne ſe peignent point à notre eſprit ſous les mêmes rapports ſous leſquels ils ſe préſentent à un autre qui ne partage pas notre trouble. Si cette agitation ſubſiſte long-temps, les ſucs qui doivent parvenir aux nerfs, & réparer les pertes que le travail, les veilles, & la néceſſité indiſpenſable de la circulation occaſionnent, n'y arrivent que difficilement, mais peu élaborés, & incapables de fournir à l'entretien de la machine. Delà vient quelquefois l'allucination continuelle, la maigreur, la foibleſſe & les dégénéréſcences particuliéres que l'on obſerve, ſuivant le tempérament des malades, le pays qu'ils habitent, leurs occupations, la diſpoſition de leurs humeurs, & le régime qu'ils ſuivent. Delà viennent le ſcorbut, la phthiſie, les ſquirres, qui ne ſont cependant que cauſes ſecondaires. Si une portion de l'humeur tranſpirable ſe porte ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins, elle occaſionnera des flatuoſités, des vents & des borborygmes ; ſi c'eſt ſur les reins, elle imitera la néphrétique, & cauſera quelquefois des vomiſſements & des dévoiements ; ſi c'eſt ſur la poitrine, il y aura de la toux ſans expectoration ; ſi elle eſt fixée entre le crâne & le péricrâne, le clou hyſtérique à l'extérieur ; & ſi les parties muſculeuſes en ſont

le siége, les rhumatismes; enfin c'est l'histoire du caméléon, qui peut prendre toutes sortes de couleurs, suivant les qualités & la quantité de l'humeur retenue, & suivant la nature des parties où s'est fait le dépôt.

L'utilité de la transpiration étant bien démontrée, les effets de la diminution rendus sensibles, dans l'affection hypocondriaque, il ne doit rester aucun doute sur la vraie cause de cette maladie; & j'ai toujours éprouvé que les accidents augmentent ou diminuent, à raison de la perfection ou de l'imperfection de cette fonction. Au moment où j'ai eu l'esprit le plus libre, l'estomac bien disposé, & où il sembloit ne me rester que le souvenir de mon indisposition, j'ai pu, en diminuant la transpiration, me procurer des vents & la perte d'appétit, les inquiétudes & tous les malaises que donnent les vapeurs; parvenu à la rétablir, j'ai recouvert le bien-être comme par enchantement; il m'est arrivé une fois de la ralentir de demi-once par heure; l'agitation du corps & de l'esprit fut affreuse ce jour-là.

Il me semble, monsieur, qu'en me dépouillant de toute la prévention que chacun a naturellement pour ses observations, en oubliant même les succès que j'ai eus par ma méthode, employée sur différents ma-

lades ; il me ſemble, dis-je, que le principe que je poſe, eſt mieux établi, & plus vraiſemblable que la doctrine de l'âcreté de la lymphe, du deſſéchement des nerfs, des ſquirres, & de la préoccupation de l'eſprit. Qui pourroit me perſuader le contraire, lorſque je ſuis en état de dire, à mon réveil, par la maniére d'être de mon corps & de mon eſprit, le vent qui régne, & le temps qu'il fait, quoiqu'aucun objet extérieur n'ait encore frappé mes ſens, n'ait pu m'exciter des ſenſations ; lorſque je ſuis inévitablement gai ou triſte, fort ou foible ; que j'ai de l'appétit, ou l'eſtomac rempli de vents, ſuivant la pureté de l'air ? qui pourra me perſuader, dis-je, que ce ſont les effets d'une imagination dépravée ? Pourquoi d'ailleurs cette lymphe âcre retenue dans l'utérus, dont la préſence devroit cauſer des maux continuels, laiſſera-t-elle la femme vaporeuſe, quinze jours dans une parfaite tranquillité, & n'agira-t-elle que lorſque quelques circonſtances diminueront la tranſpiration ? Pourquoi y a-t-il des femmes qui n'ont eſſuyé qu'un ſeul paroxyſme vaporeux dans le cours d'une vie portée à ſoixante-dix ans, quoiqu'elles n'aient employé aucun reméde pour adoucir cette lymphe ? Enfin ceci paroîtra contradictoire avec ce que j'ai avancé au commencement, qu'on

qu'on ne peut pas détruire complétement les dispositions aux maladies nerveuses, quand elles sont une fois prises, si ce n'est par une suite de précautions : mais j'observerai que cette assertion n'est vraie que relativement aux hommes, & que les femmes, chez lesquelles la plus petite cause est capable de donner des mouvements convulsifs, peuvent n'éprouver, dans toute leur vie, qu'une seule attaque de vapeurs, comme l'expérience le prouve.

Ma premiére lettre, monsieur, aura pour objet de vous montrer comment la cause, dont je viens de vous prouver la réalité, produit les maladies nerveuses, qui attaquent si souvent les gens de lettres, & j'y joindrai un extrait de l'histoire de la transpiration, que vous me pressez de vous adresser.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VII.

MONSIEUR,

L'AUTEUR d'un traité particulier des maladies des gens de lettres dit que le défaut de tranſpiration eſt une cauſe ſecondaire de ces maladies; mais il me ſemble qu'il auroit parlé plus exactement, s'il eut aſſuré que ce défaut en étoit la cauſe principale : voici ſur quoi je le préſume; je vous fais juge des conſéquences que je tire des faits qui m'ont donné cette opinion.

L'étude exige une grande contention d'eſprit, & le corps de celui qui s'y livre, eſt dans un repos abſolu; mais la tranſpiration, pour ſe faire avec liberté, exige de l'exercice de la part du corps, & il faut que l'ame ſoit dans un état de calme qui permette au fluide nerveux de ſe diſtribuer avec uniformité ſur tous les organes; auſſi eſt-il conſtant que quelques heures d'une étude ſuivie diminuent conſidérablement la tranſpiration. Pour être en droit d'attribuer principalement l'hypocondriaciſme des gens de lettres à cette cauſe, il ne faut

donc que réfléchir aux effets que doit néceſſairement produire la rétention de l'humeur excrémentielle, qui devoit s'échapper au moyen de la tranſpiration, obſerver & ſuivre, en quelque ſorte, la marche de cette humeur.

L'expérience a enſeigné à Hippocrate, & a répété à tous les médecins obſervateurs, qu'il y a, entre la peau & les viſcéres deſtinés à la digeſtion & aux excrétions alvines, une correſpondance ſinguliére; que le relâchement de l'une eſt toujours accompagné de la denſité de l'autre, *& vice versâ*; qu'ainſi, la matiére de la tranſpiration, lorſqu'elle eſt retenue, ſe porte toujours, par préférence, ſur les organes de la digeſtion.

Cela poſé, la diminution de la tranſpiration, effet néceſſaire d'une étude exceſſive, doit naturellement cauſer tous les accidents nerveux qui caractériſent l'hypocondriaciſme des gens de lettres. En effet, la matiére tranſpirable retenue, en ſe portant ſur les viſcéres chylopoiétiques (voilà un grand mot, il veut dire, dont la fonction eſt de préparer le chyle; je vous demande grace pour ce terme, il m'épargne une périphraſe) altére les ſucs digeſtifs, gêne leur ſecrétion, produit l'épaiſſiſſement qui ralentit leur cours; ils contractent par

ce ſéjour une âcreté nuiſible : dès-lors la digeſtion qui ſe commence dans l'eſtomac, & ſe perfectionne dans le duodénum, ſe fait imparfaitement. Le chyme, qui en eſt le produit, eſt d'une inégale denſité ; il ne préſente, aux orifices des vaiſſeaux lactés, qu'une matiére chyleuſe groſſiére, & qui n'eſt que difficilement abſorbée. Les molécules, qui ſont pompées par ces vaiſſeaux, circulent avec peine. La partie phlogiſtique, deſtinée à fournir la matiére de la bile, n'étant point aſſez dégagée des molécules qui la recélent, ne peut point en être ſéparée à travers les vaiſſeaux lymphatiques, être portée dans les méſentériques, delà dans la rate, puis dans le foie, au moyen de la veine-porte pour fournir à la ſecrétion de la bile. L'engorgement de tout le ſyſtême des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, & de tous les viſcéres chylopoiétiques, en eſt une ſuite. Cet engorgement détermine une irritation de nerfs innombrables, qui partent de tous les plexus qu'on trouve dans le bas-ventre : delà les ſpaſmes dont ſont tourmentés les miſérables vaporeux. Mais ce n'eſt pas à ces effets que ſe borne l'influence de l'imperfection de la digeſtion ; le chyle qui eſt verſé par le canal thorachique dans la ſous-claviere, qui a trop de denſité, & qui oppoſe beaucoup

de réſiſtance à ſon aſſimilation avec la maſſe humorale ; le chyle, dis-je, vient troubler toutes les ſecrétions, multiplier les ſtaſes, & conſéquemment toutes les irritations nerveuſes, enfin léſer toutes les fonctions.

Le chyme, qui a fourni ce chyle imparfait, dont je viens de décrire le cours, & d'expoſer les ſiniſtres effets, ſéjourne dans les inteſtins, parce que ſa vapidité le met hors d'état de les irriter au point d'en ſolliciter l'expulſion. La chaleur du ſéjour y excite une eſpéce de fermentation qui en dégage l'air principe ; & celui-ci recouvrant ſon élaſticité, ſe dilate, & forme les vents, qui ajoutent aux maux des vaporeux, par la diſtenſion partielle des inteſtins, par les ſpaſmes qui en ſont la ſuite, ſur-tout à raiſon de l'irritation du centre nerveux du diaphragme, cauſée par l'exceſſive dilatation du colon. La conſtipation accompagne néceſſairement cet état : quelquefois cependant le ſéjour trop long des matiéres fécales, les portant à la décompoſition putride, & l'irritation déterminant un trop grand rétréciſſement des orifices des vaiſſeaux lactés, les malheureux vaporeux ſont expoſés à des diarrhées, même à des flux dyſſentériques. Ajoutez à tout cela, monſieur, que la ſituation d'un homme,

courbé ſur un bureau, diminue la liberté de la circulation dans les vaiſſeaux du bas-ventre, & concourt aux effets de la mauvaiſe qualité du chyle. Mais, comme vous le voyez, la ſource de tous ces maux eſt l'imperfection de la digeſtion; & celle-ci a pour cauſe primordiale, la diminution de la tranſpiration : je ſuis donc en droit de croire, que cette diminution eſt une des principales cauſes de l'hypocondriaciſme des gens de lettres.

Je conçois la vérité de l'obſervation de Lanciſi. Ce célébre médecin dit qu'un gros appétit eſt un préſent funeſte à l'homme de lettres : car il eſt certain qu'une maſſe alimentaire conſidérable exige une digeſtion plus laborieuſe, & une tranſpiration plus abondante. Cette ſecrétion, toujours viciée, chez l'homme ſtudieux, le fera marcher à plus grands pas vers les incommodités : dans celui qui, en mangeant beaucoup, tranſpirera peu, le corps ſera bientôt ſurchargé de matiéres crues, dont la préſence ralentira tous les mouvements vitaux, gênera toutes les fonctions. S'il étoit néceſſaire de juſtifier cette aſſertion par l'expoſition des bons effets de la ſobriété, je n'aurois qu'à rapporter l'hiſtoire de Cornaro. Les excès en tous genres avoient affoibli ſa ſanté; il avoit, en vain, tenté de

la rétablir par les moyens que l'art lui offroit; mais, convaincu par ſes différents eſſais, de l'inutilité de ces moyens, pénétré d'ailleurs de la néceſſité de la tranſpiration, il s'impoſa un régime très ſévére ; & proportionnant la ſomme des aliments aux forces de ſon eſtomac & à l'exercice qu'il étoit capable de faire, il parvint à jouir d'une bonne ſanté ; recula fort loin le terme de ſa vie, que ſa foibleſſe lui montroit comme très prochain ; & par un régime commencé à l'âge de trente-trois ans, il pouſſa ſa carriére juſqu'à quatre-vingt-dix-neuf, & mourut paiſiblement.

Mon projet avoit été de placer dans cette lettre l'hiſtoire de la tranſpiration ; mais je remets à la ſuivante ce que je me ſuis propoſé de vous écrire ſur cet objet, afin que vous ayez le temps de réfléchir mûrement ſur les vérités que je viens de vous expoſer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

LES anciens médecins ne reconnoiſſent point l'utilité de la tranſpiration. » Cette vapeur excrétoire, dit Galien, *de* » *ſanit. tuend. lib. j. ch.* 12. *ſub finem*, » eſt pouſſée hors du corps par de petits » orifices que les Grecs appellent des pores » qui ſe trouvent par tout le corps, ſpécia- » lement à la peau; elle en eſt chaſſée en » partie par la ſueur, en partie par une » inſenſible tranſpiration, qui échappe à » la vue, & dont peu de gens ſçavent l'exi- » ſtence ».

Depuis Galien, juſqu'à la fin du ſeiziéme ſiécle, tous les médecins en général ont eu une idée vague de cette tranſpiration imperceptible; ils ont tous ſçu que le corps ſe débarraſſe par cette voie d'une partie des humeurs ſuperflues; mais la gloire d'évaluer à la balance, la quantité préciſe de cette tranſpiration, étoit réſervée à Sanctorius: il a démontré que cette évacuation eſt plus abondante que toutes les autres, priſes enſemble; il a donné des régles pour

la faire contribuer à la ſanté. M. Dodart, médecin françois, commença en 1668 à répéter les expériences de Sanctorius, & les continua preſque ſans interruption pendant trente-trois ans. Le docteur Jacques Keill fit en Angleterre, ce que Dodart avoit fait en France; il publia, en 1718, la table de ſes propres obſervations. M. de Gorter, fameux médecin hollandois, courut la même carriére, & la fournit glorieuſement; il donna, en 1728, un ouvrage qui laiſſe peu à deſirer ſur cet objet. Un gentilhomme irlandois, ayant lu Sanctorius, & le commentaire dont le docteur Liſter l'avoit accompagné, conſulta les tables de Keill ſur la même matiére, & fit ſur lui-même un cours de ſtatique expérimentale. Le docteur Linings en a fait un dans la Caroline méridionale, pendant un an. Je ne connois point d'autres auteurs qui s'en ſoient occupés.

Vous remarquerez, monſieur, que tous ſe ſont accordés ſur un point eſſentiel; ils ont trouvé que la tranſpiration excédoit toujours les ſecrétions ſenſibles, quoique les expériences aient été faites dans des climats d'une température différente.

Mais avant que d'aller plus loin, fixons avec préciſion les idées que nous préſente

ce mot. Les médecins entendent, par tranſpiration, la ſortie inſenſible, ou preſque inſenſible des humeurs ſuperflues du corps par les pores de la peau. Lorſque la tranſpiration eſt aſſez abondante pour être apperçue par les ſens, elle prend le nom de tranſpiration ſenſible, de moiteur ou ſueur, ſuivant la quantité. Des calculs faits avec la plus grande exactitude par Sanctorius, des expériences, bien confirmées par Dodart & Gorter, ont appris que la quantité de la matiére, pouſſée au dehors par cette voie, étoit plus conſidérable que celle dont l'expulſion avoit lieu par toutes les autres. Ce médecin aſſure que l'on évacue par l'inſenſible tranſpiration les cinq huitiémes des aliments, tant liquides que ſolides.

Gorter dit qu'en Hollande, de quatre-vingts onces d'aliments, tant liquides que ſolides, on évacue, dans l'état de ſanté, trente-ſix onces par les urines, ſix onces par les ſelles; ce qui forme un total de quarante-deux onces, tant par les urines que par les ſelles & quarante-neuf onces par l'inſenſible tranſpiration, qui ſont les huit quinziémes du total, & qui excédent toutes les autres ſecrétions de ſept onces. M. Dodart nous apprend que, de vingt-ſept onces d'aliments liquides &

ſolides, on en perd quinze onces par la tranſpiration, & douze ſeulement par les ſecrétions ſenſibles ; ce qui fait cinq neuviémes.

Les différences, que l'on apperçoit dans les proportions données par ces obſervateurs, viennent des climats qu'ils habitoient. Sanctorius obſervoit en Italie, pays chaud, où l'uſage des boiſſons abondantes eſt indiſpenſable. Dodart fit les ſiennes dans un pays plus tempéré, & Gorter dans le Nord, pays froid & marécageux, où la nourriture habituelle eſt compoſée d'aliments de difficile digeſtion, & le corps enveloppé continuellement de vapeurs humides : malgré cet obſtacle réel à la tranſpiration, elle ſurpaſſe de ſept onces, ſur nonante-une, les autres évacuations ſenſibles.

La quantité de cette évacuation ne vous paroîtra pas ſurprenante, ſi vous faites attention à l'organe qui la prépare : en effet les vaiſſeaux, par leſquels ſe fait la tranſpiration, partent de tous les points du corps, &, ſuivant le calcul de Lewenhoek, on pourroit couvrir, avec un grain de ſable ordinaire, cent vingt-cinq mille embouchures ou orifices extérieurs de ces vaiſſeaux. De plus, indépendamment de la tranſpiration

qui ſe fait par toute l'habitude du corps ; & que l'on peut appeller cutanée, il en eſt encore une qui ſe fait par la ſurface interne du poumon ; celle-ci eſt ſenſible, particuliérement dans l'hiver, où les vapeurs ſont condenſées par le froid.

La matiére de la tranſpiration eſt ce qui n'a pu ſervir à la nutrition, & que les forces digeſtives n'ont pas ſuffiſamment aſſimilé, & une partie de celles que les circulations réitérées ont rendues inutiles & âcres.

Permettez-moi, monſieur, de vous renvoyer à l'ouvrage de Gorter, où vous trouverez, ſur cet objet, les détails les plus ſatisfaiſants. Je me bornerai donc à vous faire part de ce que j'ai obſervé ſur moi-même.

Toutes les fois qu'entraîné par les circonſtances, j'ai pris plus d'aliments qu'à l'ordinaire, j'ai eu, pendant le reſte du jour, le corps lourd, j'ai éprouvé un ennui inconcevable ; il m'a été impoſſible de m'occuper à des choſes qui exigeoient de l'application ; la nuit, qui a ſuivi, a été troublée par des rêves fatigants ; mon ſommeil a été agité, interrompu, & le lendemain matin, j'étois auſſi fatigué qu'au moment où j'y étois entré. Je ſuis per-

ſuadé que vous avez fait la même épreuve en pareille circonſtance, & que l'homme le plus robuſte, en s'expoſant pluſieurs jours de ſuite à une intempérance de cette eſpéce, ſe rendroit vaporeux.

C'eſt même probablement à cette cauſe que la pluspart des gens du monde, qui ſont tourmentés de vapeurs, doivent attribuer leur hypocondriaciſme; & ſi vous liſez Gorter, vous verrez que tout dépend ici de la diminution de la tranſpiration, & de ce que cette évacuation n'a pas été auſſi abondante qu'elle auroit dû l'être; parce que les vaiſſeaux étant ſurchargés d'un chyle imparfait, & toutes les ſecrétions s'étant faites imparfaitement, la maſſe humorale n'a pas été travaillée, comme elle auroit dû l'être, & la matiére de la tranſpiration n'a pas été diſpoſée à l'évacuation. Ici vous devez appercevoir une des cauſes de la difficulté que l'on a de guérir les vaporeux; parce que tout dépend de la liberté de la tranſpiration, & qu'il y a un cercle vicieux qui aggrave leurs maux; puiſque la diminution de la tranſpiration altére la digeſtion, & que l'imperfection de cette fonction rend la tranſpiration imparfaite. Je reviens à la ſuite de mes obſervations ſur moi-même.

Un froid humide, une potion, un lavement purgatif, l'uſage même des lavements d'eau ſimple continué un peu de temps, m'ont donné des vapeurs, & j'ai vu qu'ils avoient diminué ma tranſpiration. Frappé de cette eſpéce de coincidence d'effets, j'ai voulu me convaincre de la conformité de leur cauſe; j'ai pris à deſſein, pluſieurs fois, des lavements purgatifs, & même des lavements d'eau pure ſeulement, & j'ai toujours fait la même remarque. Sans doute cela arrivoit, parce que ces remédes dérangeoient la digeſtion de mes aliments.

Enfin j'ai conſtamment obſervé, que j'étois tranquille, lorſque les évacuations ſenſibles ne ſurpaſſoient pas, en quantité, celles de la tranſpiration inſenſible; qu'un régime convenable, & l'uſage des remédes capables de favoriſer la tranſpiration, me délivroient de tous les ſymptômes de l'hypocondriaciſme: & je puis aſſurer qu'en variant les moyens d'entretenir cette évacuation, je ſuis parvenu à faire ceſſer une maladie qui m'a long-temps & cruellement tourmenté, contre laquelle j'ai eu recours à tous les remédes imaginables.

Comme je veux vous mettre en état de ne faire, en ce genre, aucun reméde inutile,

je m'occuperai, dans la premiére lettre, à vous faire connoître les circonſtances dans leſquelles on peut employer, avec avantage, les bains & les délayants, & celles dans leſquelles il ſeroit dangereux, ou tout au moins inutile, d'en faire uſage.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IX.

MONSIEUR,

LA cauſe prédiſpoſante des maladies hypocondriaques & hyſtériques ſera une délicateſſe & une mobilité extrême du ſyſtême nerveux, qui peut tenir à la premiére conſtitution ; elle peut être acquiſe, chez ceux qui y ſeront le moins apelés, par le défaut d'exercice, par la vie contemplative & ſédentaire, par des pertes de ſang abondantes, par l'abus des plaiſirs, par la maſturbation dans les deux ſexes, par les pertes blanches, par l'uſage porté trop loin du café, du chocolat & des liqueurs, par la ſuppreſſion de quelques écoulements habituels, par des veilles immodérées, par les grandes paſſions, par l'uſage des aliments de difficile digeſtion, par la néceſſité d'habiter des lieux mal aérés, ou trop humides ; enfin par tout ce qui, en affoibliſſant le corps, dérangera les digeſtions.

Chez les uns & chez les autres, la diminution de la tranſpiration ſera la cauſe occaſionnelle & déterminante des paroxyſmes

mes vaporeux ; mais comme elle aura des ſources différentes, elle exigera un traitement relatif à la conſtitution du malade, & aux circonſtances qui auront déterminé la maladie. Celui qui l'aura acquiſe par l'abus du vin, des liqueurs ſpiritueuſes, par des veilles, de grands exercices ou des paſſions, devra être traité bien différemment de celui que la foibleſſe des organes digeſtifs & des fibres organiques, & la ſenſibilité nerveuſe, auront diſpoſé à la ſuppreſſion, ou à la diminution de la tranſpiration. Heureuſement que tout obſervateur attentif ne peut pas méconnoître ces différents états.

Dans le premier, le malade a la peau dure, ſéche, ſouvent brûlante ; le pouls eſt roide, le ventre très reſſerré, les urines coulent ſouvent avec peine, & ont une couleur très foncée, quoiqu'elles ſoient le plus ſouvent très abondantes & limpides ; il y a une maigreur exceſſive.

Dans le ſecond, la peau eſt plus ſouvent froide que chaude, ſéche, mais molle ; les chairs ſont flaſques, le pouls eſt mou & ſerré, irrégulier ; les digeſtions ſont laborieuſes & tournent à l'aigre ; la bouche eſt pâteuſe ; à l'inſtant du réveil, la langue eſt blanchâtre ; les digeſtions ſont ſouvent glaireuſes & délayées, quoique ſouvent le

ventre ſoit reſſerré ; les urines ſont pâles & toujours abondantes ; le moindre exercice fatigue ; le malade conſerve de l'embonpoint, & a beaucoup de diſpoſition au ſommeil : tout annonce dans cet état un relâchement vicieux, une vappidité des ſucs; tout indique les fortifiants, les atténuants, tandis que dans l'autre tout prouve la ſéchereſſe, la rigidité, la tenſion, l'âcreté de la maſſe humorale, & demande des relâchants, des délayants & des édulcorants.

Qu'aux malades de cette derniére eſpéce on preſcrive les délayants & les bains, on agit conformément à leurs beſoins; mais ſi, comme on a coutume de le faire, on emploie pour les autres le régime relâchant, on augmente néceſſairement tous les accidents. Le petit-lait, les bouillons de poulet, l'eau de veau, les bains, relâchent l'eſtomac, énervent les ſucs digeſtifs; en les étendant dans ces boiſſons, on enléve le peu de force qui reſtoit au ſyſtême des vaiſſeaux, leſquels ne preſſeront plus aſſez les liquides pour opérer leur aſſimilation ; on diminue de plus en plus la tranſpiration, ſous le ſpécieux prétexte d'adoucir une lymphe âcre, de diminuer la ſéchereſſe des nerfs, & d'emporter des obſtructions que l'on regarde comme le

principe de cette maladie. Lorſque ſurpris du peu de réuſſite, on inſiſte ſur ces moyens, on cauſe au malade plus de maux que le mal ne lui en auroit fait, s'il avoit été aſſez ſage pour s'abandonner aux ſoins de la nature. Ce dernier cas eſt preſque celui de tous les vaporeux, & principalement des perſonnes du ſexe : le ſiége de leur maladie eſt dans l'eſtomac ; de mauvaiſes digeſtions, le défaut d'aſſimilation des ſucs, l'excellente nourriture, le régime augmentent leur mauvais état, & dérange leur tranſpiration. On ne ceſſe de leur preſcrire les bouillons de poulet, le petit-lait, les bains tiédes ; cette méthode trouble de plus en plus les fonctions de l'eſtomac, relâche les ſolides trop affoiblis, délaye des fluides que le défaut de réaction des ſolides laiſſe ſans conſiſtance : on augmente tous les accidents. Une vie ſobre, des aliments légers, peu d'application, de l'exercice, des frictions ſéches ſuffiroient pour établir un mieux.

S'il étoit néceſſaire d'appuyer ces remarques par l'autorité des auteurs célébres, je dirois, écoutez ce que dit Baglivi, *fol.* 149 : » *Qui laborant animi pathemate, corripi ſolent* » *potiſſimùm morbis ventriculi, ut inter cæ-* » *teros obſervamus in mœrentibus, qui con-* » *queruntur primò de languore ventriculi,*

» *mox de inappetentiâ, oris amaritie, siti,*
» *circa horas matutinas, cruditatibus acidis,*
» *& nidorosis flatibus, & tensionibus hypo-*
» *chondriorum, quam ob rem monet medicos,*
» *ut in morbis ab animi pathemate prospi-*
» *ciant, præ cæteris, ventriculo.*

* Van Helmont, voyant combien les mauvaises digestions influent sur l'état de l'esprit, & combien les passions troublent les fonctions de l'estomac, avoit placé le siége de l'ame sensitive dans ce viscére.

Si Baglivi ne paroît pas avoir apperçu combien le vice de la transpiration influoit sur l'état vaporeux, on voit que ce célébre médecin n'a point méconnu la véritable source de cette maladie : il invite à examiner l'état de l'estomac de ceux qui ont des chagrins ; il place dans ce viscére, la cause de la mélancolie ; il veut que l'on s'occupe à corriger cette mauvaise disposition.

Il est certain que toutes les fois que la digestion est retardée, soit par un vice de l'organe, soit par la qualité & la quantité des aliments, la transpiration est diminuée, le corps est souffrant. A l'égard des bains, m. Pomme s'appuie, dans son traité des

---

* Voyez ce qu'il dit dans son traité de l'ame, fol. 564.

vapeurs, *fol.* 305, de l'aphorisme de Keill, qui dit : » *A balneo aquæ tepidæ, perspira-* » *tio unius horæ, ad sesqui libram assurgit,* » *nec subsequentium horarum perspiratio à* » *præcedente evacuatione inhibetur.*

Il rapporte ensuite l'aphorisme 21 : » *Ca-* » *lore, motu & exercitio, unciæ duæ, vel* » *tres, interdùm quatuor perspiratione, spa-* » *tio unius horæ, expelluntur.*

Puis l'aphorisme 22 : » *Quantò major est* » *perspiratio, motu aut exercitio elicita, tantò* » *minor est per subsequentes horas corpore* » *quiescente.*

» D'où il suit évidemment, assure m. » Pomme, que rien ne favorise tant la » transpiration que le bain, puisqu'il n'en » empêche pas la continuation, comme le » mouvement, la chaleur, l'exercice ».

M. Pomme n'a pas répété les expériences de Keill. Monsieur Keill a conclu d'un seul bain sur un homme bien portant. Je puis certifier qu'il n'y a jamais dans un vaporeux une somme de matiére transpirable assez bien préparée, pour que le malade puisse en perdre huit onces par heure, & que les heures suivantes elle ne soit pas diminuée. Je me suis baigné dans l'eau agréablement tiéde, jamais je n'y ai observé une pareille diminution. Si m. Pomme s'étoit ressouvenu qu'il prescrivoit des bains

de dix ou douze heures, & quelquefois plus, il auroit compris qu'il étoit impoſſible qu'aucun homme, même le mieux portant, pût ſupporter une dépenſe de huit onces par heure, par la tranſpiration; il eût été effrayé de l'état où il auroit dû mettre ſes malades; il ſeroit convenu que, s'il eſt quelquefois eſſentiel de mettre l'organe qui ſépare la matiére tranſpirable dans une diſpoſition capable d'en favoriſer l'excrétion, il eſt toujours plus à propos de s'occuper à fortifier celui qui la prépare.

Quant à l'aphoriſme, qui dit que l'exercice & la chaleur augmentent la tranſpiration de deux ou trois onces par heure, & qu'elle eſt diminuée les heures ſuivantes, m. Pomme me permettra de lui obſerver, que Keill n'a entendu parler que d'un travail forcé, d'un exercice violent qui détermine l'évacuation des matiéres crues qui fatiguent & épuiſent le corps; mais un exercice modéré, pris à pied ou à cheval, n'occaſionne pas une ſemblable perte; il ne fait dériver à la peau que les humeurs préparées, dont la coction eſt achevée; & le corps ne peut qu'y gagner. Il eſt donc certain que l'exercice eſt un des remédes curatifs, qu'il ne faut pas négliger dans cette indiſpoſition; il eſt fort au-deſſus du bain, qui ne peut ſouvent diſpoſer à l'éva-

cuation des matiéres assimilées, qu'en épuisant la machine. L'exercice, au contraire, favorise la sortie de la transpiration, & fortifie en même temps les organes préparatoires. Voilà sans doute, pourquoi les hommes & les femmes, dont la vie est laborieuse & active, ne sont point sujets à cette maladie; pourquoi les peuples des pays chauds paroissent plus portés à la mélancolie que les autres; pourquoi, enfin, ceux de nos provinces, sont plus fatigués pendant les grandes chaleurs, qu'en aucun autre temps. Il semble que ce dernier fait est contraire à ce que je veux dire, & que le corps étant toujours baigné de sueur, on ne peut pas soupçonner un vice de transpiration. Mais si l'on fait attention que la chaleur relâche tous les solides, que les digestions en sont nécessairement retardées, qu'il aborde à la peau une quantité de matiéres crues, & que cette sueur énerve le corps; on comprendra que c'est l'instant de redoubler la sévérité du régime, & qu'il ne faut présenter à l'estomac qu'une somme d'aliments conforme à l'état de foiblesse où la chaleur réduit tous les organes.

Je sçais que les deux états, que je viens de décrire, sont séparés par quelques nuances; mais, en général, les vaporeux sont

plus près du ſecond que du premier. Toutes les fois que les malades conſerveront un peu d'embonpoint, qu'ils ſeront ſujets aux aigreurs, & à quelques dévoiements muqueux & glaireux, on ne les rétablira que par l'uſage des doux ſtomachiques, des légers fortifiants, par l'exercice & par la ſobriété.

Si l'état approche plus du premier, l'on aura le plus grand ſuccès d'un traitement mixte.

Telle eſt, monſieur, ma maniére d'enviſager cette maladie, & le jugement que je porte des délayants pris avec indiſcrétion. Mon expérience journaliére me confirme dans mes principes. J'eſpére que vous ſerez bientôt rétabli : le ſuccès, que vous commencez à éprouver de ma méthode, portera la conviction dans votre eſprit.

Je vous démontrerai, dans ma premiére lettre, que ceux qui jouiſſent d'une bonne ſanté, peuvent aiſément contracter cette maladie : je vous rapporterai deux obſervations très concluantes. Je ſouhaiterois bien que mes occupations me permiſſent d'être plus exact à répondre à la confiance que vous me témoignez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE X.

MONSIEUR,

LES personnes les mieux portantes ne sont pas fort éloignées de cette délicatesse, de cette irritabilité du genre nerveux, assignées pour principes de la maladie.

Je suis persuadé que l'homme le plus robuste, & le mieux constitué, aura tous les accidents vaporeux, aussi-tôt que quelque cause, même légére, dérangera la transpiration. Si chacun se rapeloit ce qu'il a éprouvé à la suite d'un grand repas; que la digestion a été pénible, qu'il a eu le corps lourd, l'esprit apesanti, qu'il n'avoit aucune aptitude aux occupations qui exigent quelques réflexions; qu'il n'a pu, ni penser, ni s'appliquer avec la même aisance; qu'il a été opressé, qu'il a eu des vents, & la tête lourde; que son sommeil a été inquiet, que son corps, à son réveil, a été plus fatigué que réparé; il conviendroit qu'il a eu tous les accidents du vaporeux.

Il ſuffit donc que la digeſtion, qui eſt le principe d'une excellente tranſpiration, ſe dérange, pour qu'à l'inſtant, & par cette ſeule cauſe, le ſujet dont la conſtitution eſt la plus forte, & paroît la moins diſpoſée aux maladies nerveuſes, contracte cette mobilité, cette irritabilité du ſyſtême nerveux, que l'on regarde comme la ſource de la maladie.

Quel effet ne doit donc pas en reſſentir l'homme foible, qui ne différe du fort, que parce qu'il digére habituellement mal, & que la tranſpiration porte un caractére particulier d'âcreté. Que cette humeur âcre agiſſe ſur les nerfs de l'homme fort, comme elle agit ſur ceux du vaporeux, elle produira tous les accidents de foibleſſe & de puſillanimité. Il ne reſtera de remédes curatifs pour l'un & l'autre, que ceux qui ſeront capables de rétablir les digeſtions; je ne connois pas de meilleurs antiſpaſmodiques. On objectera que cette ſuite de mauvaiſes digeſtions annonce la délicateſſe & la mobilité du genre nerveux, & que c'eſt cette délicateſſe, cette mobilité qui ſont la premiére cauſe de la maladie. Je répondrai que l'expérience m'a appris que cinquante onces d'aliments liquides ou ſolides, pris avec choix pour ma nourriture, diminuent cette irritabilité au point, qu'en

continuant mon régime plusieurs jours de suite, avec sévérité, j'ai fait disparoître la mobilité du genre nerveux, & que j'ai acquis la fermeté, l'égalité du caractére dont jouit l'homme bien portant. Vous voyez, monsieur, que personne n'est fort éloigné de cette irritabilité de la fibre, & qu'il ne manque à l'homme le mieux constitué, qu'une transpiration diminuée par de mauvaises digestions, pour devenir inquiet, timide & tremblant, comme le vaporeux le plus décidé.

Deux exemples me fortifient dans cette idée. Un militaire, qui avoit fait la derniere guerre avec distinction, qui avoit couru tous les hasards avec tranquillité, supporté les fatigues de son état, sans que sa santé en parût altérée, revint après la paix dans sa famille, & se répandit dans les sociétés. Il conservoit son embonpoint, & se livroit au plaisir sans excès ; il avoit même l'attention de ne pas passer les nuits. Le repos seul, qui prit la place d'une vie active, dérangea son estomac ; il eut quelques mal-aises ; il devint inquiet ; il se purgea : sa santé ne fut pas meilleure. Au bout de deux mois, je le trouvai en proie aux craintes, aux foiblesses, redoutant tout ; & cet homme, que les dangers les plus imminents n'avoient pas intimidé, étoit

auſſi tremblant que la femme la plus puſillanime. Je ne pouvois pas lui perſuader qu'après avoir ſuffiſamment mangé, il étoit aſſez fort pour quitter ſa chambre ; il m'aſſuroit que les jambes ſe déroboient ſous lui, qu'il avoit des étourdiſſements, & qu'en ſortant il s'expoſoit à s'évanouir. Une vie ſobre, des aliments choiſis, quelques doux ſtomachiques, de l'exercice, compoſérent tout ſon traitement, & il guérit.

Un négociant, né fort & robuſte, appliqué dès l'enfance à un genre d'affaires qui exigeoit des voyages & une vie active, avoit joui juſqu'à quarante ans d'une ſanté parfaite ; mais arrivé à cet âge, & content de ſa fortune, il quitte ſon commerce pour jouir tranquillement du fruit de ſon induſtrie. Son goût le porta à la culture de pluſieurs domaines conſidérables qu'il avoit acquis ; & il goûta, pendant deux ans, tout le bonheur qu'il avoit eſpéré de trouver dans ſa retraite ; il mangeoit, ſans choix, les aliments que l'on trouve à la campagne, & pendant aſſez long-temps il conſerva une ſanté excellente : mais peu à peu ſon eſtomac ſe remplit de vents, les ſelles furent plus fréquentes ; la triſteſſe ſuccéda à la gaieté naturelle ; il commença par ſe traiter lui-même : mais n'ayant eu aucun ſuccès, il me conſulta. Je changeai

ſon traitement ; la fibre me parut roide ; j'eſſayai le petit-lait ; les digeſtions reſtérent difficiles ; il eut quelques aigreurs ; j'employai les fortifiants ; je réglai la quantité & la qualité des aliments : au bout de peu de temps, mon malade ne fut plus le même, la gaieté & la tranquillité reparurent, ſon ſéjour, qui le moment d'auparavant lui avoit paru une demeure affreuſe, fut pour lui un aſyle enchanté.

Ces deux obſervations me paroiſſent capables de convaincre qu'une diminution habituelle de la tranſpiration peut faire contracter promptement les maladies hypocondriaques & hyſtériques, même aux hommes les plus robuſtes. Je vois tous les jours nos cultivateurs livrés, par état, à une vie laborieuſe, menacés d'être attaqués de cette maladie, lorſque les mauvais temps, ou la longueur des hivers les forcent de ſuſpendre leurs travaux ordinaires. Je leur ai cent fois oui dire, que dans ces moments d'oiſiveté forcée, ils ſont ſoucieux, triſtes, ont moins d'appétit, ſymptômes d'hypocondriaciſme commençant. Si le travail, qui anime & perfectionne les digeſtions, ne venoit à leur ſecours, ils ſeroient tourmentés des mêmes mal-aiſes que l'homme brillant de la ville. Leurs fibres fortes, leurs corps endurcis n'éloigne-

roient qu'un inſtant les foibleſſes & la puſillanimité. Un de ces hommes, des plus vigoureux, avec lequel je cauſois, me dit un jour (ce ſont ſes expreſſions) je ſens mieux mon tranquille en travaillant.

L'imperfection plus ou moins grande de la tranſpiration ; telle eſt la ſource des vapeurs. Vous avez vu, par les deux obſervations rapportées plus haut, qu'un militaire, élevé au milieu du tumulte des armes & des alarmes de la guerre, qui avoit été expoſé aux excès du froid & de la chaleur, qui avoit ſouffert l'inclémence des ſaiſons, contracta, en moins de quatre mois, une fibre auſſi irritable qu'une femme, & qu'un négociant eut le même ſort.

Il eſt évident que la cauſe de cette maladie, dans ces deux individus, doit être attribuée au trop grand repos qui ſuccéda à une vie très active. Vous avez vu encore, que la cure de ces deux malades n'a été opérée que par la tempérance, & par les fortifiants. On me dira peut-être, vous prenez l'effet pour la cauſe ; c'eſt le ſpaſme qui ſupprime la tranſpiration ; & chez l'homme que les affections de l'ame ont rendu vaporeux, il ſe manifeſte avant que l'humeur tranſpirable puiſſe être retenue, & c'eſt lui qui en gêne l'évacuation : d'ailleurs, ce que vous avancez peut n'être vrai

que relativement à vous, & vous concluez du particulier au général.

A cette objection je répondrai : le vent du midi retarde plus ou moins, dans tous les individus, la ſecrétion de l'humeur tranſpirable. On eſt plus engourdi & moins appliqué dans les temps d'orage & de tonnerre; & toutes les fois que j'ai reconnu, par la balance, qu'il y avoit augmentation des évacuations ſenſibles, mon exiſtence étoit plus douloureuſe. De plus, ayant eu la précaution de faire conſerver toutes les matiéres que rendoient pendant ces moments-là, les malades confiés à mes ſoins; & comparant enſuite les produits avec la quantité des aliments qu'ils prenoient; j'ai conſtamment reconnu que toutes les fois que les ſecrétions ſenſibles ſurpaſſoient la tranſpiration, ils étoient ſouffrants comme moi. Je ſuis donc fondé à conclure que la même cauſe agit ſur tous avec la même énergie.

Dans les paſſions & dans l'effroi, le ſpaſme paroît le premier ; il eſt entretenu, prolongé, augmenté par l'humeur tranſpirable, qui devient âcre lorſqu'elle eſt retenue. En admettant cette opinion, il eſt facile d'expliquer ces changements alternatifs de mal-être, & de tranquillité qu'éprouvent les vaporeux, ces matinées paſ-

ſées dans le trouble, ces ſoirées tranquilles, ou au moins ſuportables, ces paſſages ſubits de la triſteſſe à la joie, qui commencent ou finiſſent, ſans que l'on ait apperçu aucune évacuation ſenſible qui puiſſe exciter ou faire ceſſer le ſpaſme, ſans qu'on ait remarqué aucun changement dans la maſſe des liqueurs, qui en aient troublé ou calmé le mouvement. Enfin il eſt évident que la vraie cauſe de cette maladie eſt la matiére de la tranſpiration retenue, matiére qui s'échappe continuellement, & dont le retard ou la diminution porte une altération marquée dans notre maniére d'exiſter. Par cette cauſe on rend aiſément raiſon des différents degrés d'inquiétude, de douleur, auxquels ſont expoſés les hyſtériques & les hypocondriaques. Ces degrés ſe calculent ſur la mobilité des nerfs, ſur la force & la durée de l'impreſſion que font les paſſions, ſur la quantité & la qualité de l'humeur retenue, ſur le temps que le corps, eu égard à l'état de foibleſſe, peut mettre à ſe délivrer de cette ſurcharge, & ſur les circonſtances qui auront concouru à en gêner l'excrétion. Si c'eſt la diſpoſition d'une atmoſphére humide, les mal-êtres ſeront moins pénibles, & n'ôteront pas la rectitude des idées, comme la tranſpiration diminuée par l'excès de

de l'étude, les paſſions, les erreurs dans le régime, & les aliments de difficile digeſtion. Je pourrois appuyer ces réflexions de beaucoup de citations, de paſſages des meilleurs auteurs; mais l'influence de cette cauſe ſur les maladies vaporeuſes me paroît ſi frappante, que cet étalage d'érudition ſeroit inutile.

Je dirois donc aux vaporeux qui auroient quelques doutes ſur la vérité de ce que j'avance; ou qui n'étant pas médecins, ne concevroient pas que la tranſpiration ſeule entraîne habituellement plus d'humeurs que toutes les autres évacuations ſenſibles; ou qui connoiſſant peu l'importance de cette fonction, ne croiroient pas qu'elle ſeule, par ſon altération, pût être le principe de tous leurs maux; je leurs dirois donc, dans le jour où vous aurez l'eſtomac le plus libre, le mieux diſpoſé, l'appétit le meilleur, expoſez-vous quelques minutes dans un endroit frais; ou pendant une matinée froide & humide, habillez-vous plus légérement que vous n'avez coutume de l'être; ou promenez-vous, les jambes & les pieds nuds ſur le pavé de votre chambee; enfin faites quelque choſe qui puiſſe diminuer la tranſpiration; dans l'inſtant, votre eſtomac, qui étoit bien diſpoſé, ſe remplira de vents, vous eſſuierez des

douleurs, des mal-êtres. Si cette cauſe eſt continuée long-temps, vous éprouverez un paroxyſme marqué. Après quelques expériences de ce genre, il ne leur ſera probablement plus poſſible de douter que, n'ayant rien fait que ce qui peut déranger la tranſpiration, elle ſeule donne & augmente les vapeurs. Au reſte, monſieur, c'eſt à l'expérience que j'en apelle ; & l'on verra que, ſi je n'ai pas été aſſez éloquent pour expoſer mes idées de maniére à les rendre ſéduiſantes ; j'ai au moins été heureux dans l'application des ſecours qui guériſſent ou diminuent cette indiſpoſition.

Je vous donnerai, dans ma premiére lettre, le plan de traitement que j'ai ſuivi, & auquel j'ai ſoumis les malades qui m'ont donné leur confiance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XI.

MONSIEUR,

LE traitement que j'ai ſuivi, n'étant peut-être que relatif à moi & aux perſonnes qui ont été confiées à mes ſoins, je n'oſerai jamais le propoſer comme une méthode curative, applicable à tous les cas poſſibles, à tous les tempéraments ſans reſtriction. Il demande peut-être à être varié par des mains habiles. Les cauſes particuliéres, les circonſtances différentes où peuvent ſe trouver les perſonnes du ſexe, le temps de la maladie, ſa longueur, peuvent établir des différences que je ne m'efforcerai pas de fixer dans un eſſai qui n'eſt point le terme que je me propoſe de mettre à un travail auſſi intéreſſant.

Il m'a ſuffi de bien établir la cauſe des maladies vaporeuſes, de détruire, ou tout au moins de combattre les idées reçues. Le vice de la tranſpiration en eſt évidemment la premiére cauſe ; dès-lors chacun, partant de ce point fixe, pourra chercher à rétablir & à perfectionner cette fonction,

par les moyens les plus applicables à la conſtitution de leurs malades.

Je ne dirai rien des ſecours que l'on adminiſtre dans l'inſtant des paroxyſmes ; je me ſers des antiſpaſmodiques connus. La pratique m'a appris qu'en variant les applications ordinaires, l'on ſoulage plus promptement & plus ſûrement, ſur-tout lorſqu'on a égard aux parties où ſe porte l'humeur tranſpirable. Je me propoſe de faire un article à part de ces obſervations : vous y ajouterez le degré de confiance qu'elles vous paroîtront mériter.

Reconnoiſſant donc, monſieur, pour principe de cette maladie, le défaut de tranſpiration, ou les dégénéreſcences particuliéres que peuvent contracter les matiéres tranſpirables ; ſachant qu'elles ſe préparent dans l'eſtomac, je commençai par régler mon régime, & faire un choix bien entendu des aliments. Je vous renvoie, pour ces détails, à ma lettre ſur cet objet. Je paſſai à l'uſage des bouillons médicinaux, préparés avec les racines de patience, ou *lapathum*, de chicorée amére, avec les feuilles de fumeterre, de chicorée, de bourache : ces bouillons ont une vertu ſtomachique bien marquée ; ils donnent de l'activité à la bile ; ils corrigent la diſpoſition aux aigreurs ; ils augmentent l'action

de l'eſtomac, & facilitent ſinguliérement les digeſtions J'en ai fait uſage pendant pluſieurs mois, j'ai aſſocié, pluſieurs fois, à ces bouillons, des pilules ſtomachiques ; leurs bons effets pourroient peut-être m'autoriſer à les regarder comme un ſpécifique de l'état nerveux ; mais il me paroît prudent de différer cette aſſertion, juſqu'à ce que des expériences plus multipliées ne laiſſent pas le plus léger doute ſur leur efficacité.

Je vais mettre à portée de les répéter. Il ſeroit indigne d'un médecin honnête & ami de l'humanité, d'en faire un ſecret, & d'imiter ces avides & intéreſſés charlatants, qui font payer au poids de l'or des remédes bizarres, inutiles, ſouvent dangereux, ou des formules qui ne s'accréditent & ne paroiſſent merveilleuſes, que parce qu'elles ſont enveloppées du voile du myſtére & de l'iniquité.

Ces pilules ſont compoſées avec l'extrait de caſcarille, de génépi, la poudre de caſtoréum, le ſuccin préparé, & la réſine de kina.

Il n'eſt pas néceſſaire que je marque les doſes de chaque ingrédient ; elles ſeront indiquées par les médecins qu'on conſultera.

Mais on peut auſſi faire uſage de poudres compoſées avec la réſine de kina &

de caſcarille, à parties égales, mêlées avec du ſucre, priſes demi-heure avant le dîner & le ſouper. On ſoutient le bien que l'on éprouve de ces deux remédes, par un excellent régime & de l'exercice. S'il arrivoit que l'appétit fût en défaut, la bouche mauvaiſe, la langue chargée, qu'il y eût enfin des ſignes certains de la préſence de quelques mauvais ſucs & de ſaburre dans l'eſtomac & les ſecondes voies, l'on peut paſſer à un purgatif minoratif; mais il faut être très réſervé ſur ce ſecours. Si l'on s'apperçoit du gonflement des hypocondres, d'une ſorte de gêne dans le basventre, l'on peut prendre de loin en loin des clyſtéres ſimples avec une décoction de feuilles de mauve dans laquelle on délaie deux cuillerées de miel cru. L'on aura la plus grande attention de ne jamais abuſer de ces deux moyens qui tendent à diminuer la tranſpiration, & ne deviennent utiles que dans le cas d'un amas de quelques mauvais ſucs qui gênent les digeſtions. J'ai employé quelquefois les bains partiels; ils peuvent contribuer à procurer un léger mieux dans l'inſtant des violentes criſpations.

Je terminerai cet article, en vous recommandant, dans le cas de mal-aiſes, de gonflements, ou de digeſtions laborieuſes,

l'uſage de quelques taſſes d'une infuſion théïforme de petite abſinthe des Alpes, connue en médecine ſous le nom de génépi. Le bien-être qu'elle procure eſt fort au-deſſus des éloges que je pourrois en faire.

Je ne me ſuis point attaché à donner le traitement méthodique : deux raiſons m'en ont empêché ; la premiére, c'eſt que j'ai voulu éviter l'abus où l'on tombe depuis quelque temps de répandre des traités dans leſquels on s'efforce d'applanir les difficultés, & de faire croire au public qu'il peut, à l'aide de ce ſecours, entreprendre toute ſorte de traitements, ſaiſir toutes les indications, tandis qu'il en eſt qui embarraſſent très ſouvent le médecin conſommé, qui joint les connoiſſances d'une pratique étendue à une théorie lumineuſe. La ſeconde eſt, que j'ai été trop ſouvent témoin des malheurs qu'occaſionnent ces ouvrages éphéméres tant vantés, pour ne pas ſauver les regrets que doivent donner ces productions à leurs auteurs. Je ſuis dans le préjugé que l'on ne doit jamais ſe paſſer des conſeils d'un praticien inſtruit.

La maniére dont s'opére la digeſtion, ſera le ſujet de la premiére lettre que je vous adreſſerai. Bien que ce ne ſoit qu'un extrait de ce que les auteurs ont écrit ſur

ce ſujet, je me perſuade que vous le verrez avec plaiſir. En connoiſſant mieux les dangers, on devient plus attentif, & on comprend mieux la néceſſité de faire un bon choix d'aliments.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XII.

MONSIEUR,

IL n'y a rien dans la ſtructure du corps humain qui ſoit plus digne de notre admiration que le méchaniſme des parties qui contribuent à la coction des aliments, & qui les rendent propres à la nourriture & à l'entretien de notre machine.

Pour en prendre une idée juſte, il faut ſuivre les aliments dans tout le trajet qu'ils parcourent depuis leur entrée dans la bouche, juſqu'aux veines lactées où ils ſont reçus & convertis en une liqueur blanche comme le lait, que l'on nomme chyle, le ſuivre dans les veines, dans ſon réſervoir lombaire, dans le canal thorachique, enfin dans la veine ſous-claviére, où ce chyle eſt mêlé avec le ſang, parcourant avec lui les poumons & tout le ſyſtême artériel; ce ſont-là les trois époques de la coction des aliments dans notre corps. Il faut que le chyle ſubiſſe toutes ces préparations, qu'atténué, briſé, diſſous, allié avec des liqueurs déjà animaliſées, il ſoit enfin

converti en ſang. Daignez, monſieur, jeter un coup d'œil avec moi, ſur la maniére dont cette opération s'exécute.

Les aliments reçus dans la bouche ſont briſés, broyés par les dents, & humectés de la ſalive; on les avale, ainſi imbibés; ils paſſent du goſier dans l'eſtomac, le long d'un canal dont la ſurface intérieure eſt continuellement humectée par une humeur que les glandes dont il eſt tapiſſé, fourniſſent, & qui les aide à gliſſer plus aiſément. Arrivés dans l'eſtomac, ils y ſubiſſent une plus grande diſſolution, par le concours de diverſes cauſes qui y ſont appropriées : des ſucs ou levains les pénétrent & les diviſent; l'air qu'ils renfermoient, en ſe développant, les ſubtiliſe; la chaleur qu'ils trouvent, achéve de les macérer & de les diſſoudre; l'eſtomac, par ſon mouvement de dilatation & de contraction; le diaphragme, en s'élevant & s'abaiſſant continuellement, cauſe une eſpéce de trituration, que pluſieurs anatomiſtes regardent comme très néceſſaire à la digeſtion; elle eſt encore aidée par l'action comprimante des muſcles du bas-ventre. L'effet de toutes ces cauſes réunies, eſt tel, qu'au bout de quelque temps, la maſſe alimentaire eſt pouſſée peu à peu dans les inteſtins, ſous la forme d'une ma-

tiére fluide, épaiſſe, douce, grisâtre; cette pâte eſt arroſée de trois différentes liqueurs qui ſe joignent à elles. La premiére eſt une bile jaune, épaiſſe, fort amére, qui coule de la véſicule du fiel; la ſeconde moins jaunâtre, mais plus abondante, coule du foie; la troiſiéme, claire, douce, ſemblable à la ſalive, eſt fournie par le pancréas; cette derniére liqueur adoucit & achéve de diſſoudre ce qui reſte d'âcre, d'épais dans la pâte alimentaire. Les deux biles, d'une nature ſaponacée, diſſolvent & atténuent ce qui peut ſe trouver de trop gluant, uniſſent & incorporent les parties graſſes aux parties aqueuſes, & rendent le tout plus homogêne, par leur qualité déterſive & pénétrante; elles donnent plus de fluidité au chyle, & facilitent ſon entrée dans les veines lactées: voilà la premiére coction. La ſeconde commence aux veines lactées, vaiſſeaux d'un très petit calibre, qui s'ouvrent dans les inteſtins grêles par une multitude innombrable de pores imperceptibles qui admettent la partie la plus blanchâtre & la plus fluide du chyle; le reſte de la maſſe continue à parcourir les inteſtins; elle eſt ſans ceſſe comprimée: la portion du chyle, qui a échappé à cette premiére abſorption, eſt repriſe par les mêmes vaiſſeaux qui ta-

piſſent tout le trajet du canal inteſtinal ; enfin la partie fibreuſe des aliments, ainſi dépouillés, continue ſa route, & devient la matiére des ſelles. Les veines lactées s'échappent de la ſurface des inteſtins ſous toutes ſortes de direction, tantôt droite, tantôt oblique : elles ſe rencontrent en quelques endroits, ſe réuniſſent en d'autres, ſe ſéparent de nouveau, & s'ouvrent dans les vaiſſeaux qui leur ſervent de point de réunion ; elles y forment des angles aigus ; elles s'inſérent dans les glandes dont le méſentére eſt couvert, d'où elles ſortent plus groſſes qu'auparavant, plus remplies d'une lymphe ſubtile & fluide. Ailleurs les veines lactées coulent ſur le méſentére le long des ramifications artérielles qui y ſerpentent ; elles y ſont ſi contiguës, que le battement de ces artéres contribue, en les preſſant, à faire avancer le chyle dont elles ſont chargées. Après bien des communications, des ſéparations, des ramifications, les veines lactées vont ſe décharger dans un réſervoir qui eſt placé entre la plus baſſe portion du diaphragme & la plus haute vertébre des lombes, apelé le réſervoir du chyle. Les veines ont intérieurement pluſieurs valvules ou ſoupapes qui s'oppoſent au retour du chyle, dès qu'il eſt parvenu dans le réſervoir. Il aborde

auſſi dans le même endroit une quantité prodigieuſe de vaiſſeaux lymphatiques, qui dépoſent une lymphe animaliſée, qui délaie, adoucit ce chyle, le rend plus doux, plus analogue aux ſucs naturels de notre corps, propre à être mêlé avec le ſang, & à fournir à notre nutrition.

De ce réſervoir, le chyle preſſé dans le canal thorachique, tuyau mince, tranſparent & blanchâtre, fort étroit, qui monte perpendiculairement le long de l'épine du dos, depuis les lombes juſqu'à la cinquiéme vertébre, & plus haut, juſqu'à la clavicule, où il ſe courbe, & va s'aboucher dans la veine ſous-claviére, où il a une ouverture par laquelle, au moyen de pluſieurs valvules placées à ſon orifice, qui ralentiſſent la chûte du chyle dans cette veine, il y aborde en petite quantité, ſe mêle au ſang, & confondu avec ce fluide, eſt porté dans le cœur. Ainſi ſe termine le ſecond période de la coction des alimens, depuis la bouche juſqu'à l'eſtomac, & depuis l'eſtomac juſqu'au cœur. Le chyle, dans cette immenſe route, eſt mêlé de toutes parts aux ſubſtances qui compoſent le ſang; ſavoir, la ſalive, le mucus, la bile, l'eau, l'huile & les eſprits. Il eſt pourtant quelques portions ſubtiles & ſpiritueuſes, qui paſſent immédiatement dans

le ſang, par les veines abſorbantes qui tapiſſent la bouche, le goſier, l'eſtomac & les inteſtins. L'exemple de gens foibles, défaillants, qui recouvrent en un inſtant leurs forces par un verre de vin, ou de liqueur, l'odeur que fournit ſur le champ certaine ſubſtance aux urines, ne laiſſent aucun doute ſur cette abſorption. La troiſiéme modification qu'éprouvent les ſubſtances qui doivent nous nourrir, commence au moment où le chyle, mêlé avec le ſang, eſt porté dans le ventricule droit du cœur, d'où il paſſe dans les poumons, où s'accomplit la ſanguification. L'aliment devenu ſang, après avoir ſubi diverſes circulations, a perdu & laiſſé dans ces routes ſes particules onctueuſes & nutritives; tout ce qui n'a pas pu être aſſimilé, ou que des circulations multipliées ont rendu âcre ou inutile, ſe ſépare de la maſſe, ſort par les différents conduits que la nature a préparés, & devient la matiére des évacuations ſenſibles.

Vous voilà, monſieur, ſuffiſamment inſtruit ſur la maniére dont s'opére la digeſtion; mais comme les bonnes digeſtions dépendent du choix des aliments, je me propoſe de vous en entretenir dans la lettre ſuivante.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIII.

MONSIEUR,

LES aliments, tant liquides que ſolides, ſont les matiéres premiéres de la tranſpiration. Parmi le nombre de ceux que la nature nous offre, & que la ſenſualité & le luxe des tables ont inventés, il y en a qui n'ont beſoin que d'un léger effort, de la part de l'eſtomac & des liqueurs digeſtives, pour être convertis en notre propre ſubſtance. Il en eſt d'autres, au contraire, dont la digeſtion eſt difficile & longue. Lors donc qu'on réfléchit que la perfection de la ſanté dépend de la perfection de la digeſtion, on comprend que le choix des aliments eſt de la plus grande importance dans l'affection hypocondriaque ou vaporeuſe, qu'il fait la baſe du traitement : j'oſe même aſſurer, que ſans cette précaution, tous les autres ſecours ſont inutiles.

Comme je vous ai prévenu, monſieur, que j'écrivois principalement d'après ce que j'ai obſervé ſur moi-même, vous ne trouverez pas étonnant que je parle du régime

que j'ai ſuivi. Je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'en preſcrivant le même régime aux malades confiés à mes ſoins, j'ai obtenu des ſuccès frappants.

Le matin eſt le moment où la nature a achevé la coction des humeurs, le temps où elle travaille à la dépuration, par les excrétions, & où ſe fait la tranſpiration la plus abondante ; il eſt donc eſſentiel de ne pas divertir ſes forces, en l'obligeant à s'occuper de la digeſtion d'une quantité conſidérable d'aliments, & de l'élaboration d'un chyle trop abondant & trop riche.

Ainſi le premier repas doit être compoſé de trois onces de pain trempé dans une once ou environ de vin de liqueur, comme celui de Malaga, de Rota, de Chérès, d'Alicante ou *lacrima Chryſti ;* on ſe les procurera les plus naturels qu'il ſera poſſible. Ces vins ſont plus ſubſtantiels que ſpiritueux ; ils fortifient & nourriſſent ſans échauffer. Si l'eſtomac ne s'accommodoit pas du vin, ce qui eſt rare, on lui ſubſtitueroit un peu de confiture, ou de compote ; cela ſuffit pour ſoutenir les forces, & animer la tranſpiration ; l'eſtomac au dîner eſt bien mieux diſpoſé.

J'ai éprouvé que, ſi l'on prend un potage, ou quelques viandes à déjeûner, ou ſi l'on reſte à jeun, la tranſpiration eſt diminuée,

diminuée, & l'eſtomac dérangé le reſte du jour.

Une ſoupe faite avec un bouillon peu ſucculent, bien dégraiſſé, altérée avec quelques plantes; du mouton, du veau rôti ou bouilli; des viandes blanches, de la perdrix, des alouetes, des cailles peu graſſes; une boiſſon moitié eau & vin, doivent compoſer le dîner. Je ne permets que l'une de ces viandes au choix des malades. Le poids de vingt-ſept onces, tant liquide que ſolide, ſuffit. La boiſſon eſt de douze onces, le potage péſe huit onces, le pain quatre onces, la viande trois onces; en ne prenant rien au-deſſus, on quitte la table, l'eſtomac à l'aiſe, le corps & l'eſprit bien diſpoſés. Comme il ſeroit ennuyeux (ce qui ſeroit peut-être le mieux cependant) de peſer les aliments à chaque repas, on reconnoîtra que l'on eſt au terme convenable, lorſqu'après le dîner on n'éprouvera aucun engourdiſſement, & que l'on ſe ſentira de l'aptitude à remplir ſes occupations ordinaires.

Le goûter conſiſte dans trois échaudés, eſpéce de pâtiſſerie ſéche de notre province, (trois péſent deux onces ſix gros) un verre moitié eau & vin, quelques compotes, ou des fruits cuits, avec un peu de pain.

Au ſouper, les mêmes aliments qu'au

dîner, en les variant ſuivant le goût des malades, ſeulement au poids de vingt onces ſans potage. Avec ce régime, la nuit eſt paiſible ; au réveil le corps eſt réparé, & repoſé, & la tranſpiration bien préparée. Dans tous les temps j'interdis le deſſert, quel qu'il ſoit. Le mélange des aliments les plus aiſés à digérer, retarde la digeſtion, & nuit particuliérement aux vaporeux.

Ce régime paroîtra rigoureux à ceux auxquels l'habitude de s'aſſeoir à des tables bien ſervies, rend toutes les privations pénibles ; mais rien ne devroit coûter à des êtres raiſonnables, pour acquérir la ſanté, ſe procurer la tranquillité de l'ame, ſe délivrer de l'ennui & des mal-aiſes qui les aſſiégent continuellement.

Les légumes apprêtés au jus, ou au maigre, les poiſſons, les fruits cruds incommodent dans tous les temps, & rempliſſent de vents, rendent les digeſtions tardives, dérangent la tranſpiration ; c'eſt d'après beaucoup d'eſſais ſur moi & ſur différents malades qui ſe trouvoient dans des diſpoſitions différentes, que je me ſuis aſſuré que les légumes doivent être interdits. Les farineux, de quelque qualité qu'ils ſoient, ſous quelque forme qu'on les apprête, exigent trop d'action de la part de l'eſtomac pour être convertis en bon chyle ; ces ſub-

ſtances tournent aiſément à l'aigre, & ne conviennent point dans cette maladie.

Le petit-lait, qui eſt le reméde familier & célébré dans cette affection, affoiblit l'eſtomac, énerve les ſucs digeſtifs, fait dériver l'humeur de la tranſpiration du côté des urines, procure des aigreurs, & ôte l'appétit. Peu de malades peuvent le ſupporter. Ceux dont l'eſtomac n'en eſt pas fatigué, ſe trouvent plus mal après ſon uſage; il eſt applicable dans peu de cas.

Je ne dis rien du café, des liqueurs, du chocolat; tout le monde ſait que ces boiſſons ne conviennent à perſonne, qu'elles irritent ſans fortifier.

Un auteur, dont je reſpecte & admire les talens, conſeille les légumes, défend le vin. J'ai lu ſon ouvrage: les raiſons, qu'il aporte contre l'uſage de cette liqueur, m'ont paru déciſives. Je me ſuis donc mis à l'eau; j'éprouvai des incommodités dont je rejetai la cauſe ſur le changement de régime. J'inſiſtai néanmoins pendant deux mois; je m'affoibliſſois ſenſiblement; je ne digérois plus qu'avec peine; mon eſtomac ne deſiroit rien; j'abandonnai l'eau, je me remis au vin. Au bout de trois ſemaines, je me retrouvai dans l'état où j'étois lorſque je l'avois quitté. Pris modérément, le vin eſt un excellent cordial, il

fortifie l'eſtomac & tous les viſcéres, facilite la digeſtion & la tranſpiration : ſon uſage convient à tous les vaporeux qui conſervent un peu d'embonpoint.

Il me reſteroit à parler du lait, aliment qui approche plus qu'aucun autre des qualités du chyle. Pluſieurs praticiens en redoutent l'uſage dans les maux de nerfs ; Sydenham, cependant, le conſeilloit, toutes les fois qu'il ne pouvoit pas placer les préparations de mars ; je l'ai fait prendre avec avantage, mais je n'en ai pas aſſez d'exemples pour oſer le preſcrire. Je crois que toutes les fois qu'il ne répugne point aux malades, & qu'il n'occaſionne aucun accident, on peut le permettre & en attendre de bons effets. J'eſpére que dans peu je ſerai en état d'aſſigner le degré de confiance qu'on peut lui accorder. Je ferai ſuccéder à cet article du régime, les détails que vous me demandez ſur l'exercice & le ſommeil.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIV.

MONSIEUR,

TOUT eſt lié dans notre frêle, mais admirable machine. Le choix des aliments décide une bonne tranſpiration : mais l'on ſait que le choix le mieux fait ne ſuffit pas ſeul ; il faut encore une certaine diſpoſition de la part de notre eſtomac & de nos viſcéres ; rien ne la procure mieux qu'un exercice modéré qui, en donnant aux muſcles des contractions alternatives, exerce ſur les ſolides une preſſion qui réagit ſur les fluides : ceux-ci réagiſſent à leur tour, & ſont, à chaque ſeconde, éloignés de leur point de contact. La circulation, augmentée dans toutes les parties de la machine, ſoumet toutes les humeurs au même mouvement qui peut ſeul donner à leurs globules la configuration dont elles ont beſoin pour pénétrer les différentes ſéries de vaiſſeaux qu'ils doivent parcourir ; ſéparer, diviſer ce qui ne peut pas être aſſimilé, ou ce qui eſt devenu inutile ;

procurer aux humeurs la ténuité néceſſaire pour paſſer par les pores. Parmi le nombre des exercices utiles que l'on peut indiquer, il en eſt qui doivent être pris à la campagne, les autres ſous le toit. Chacun pourra faire le choix qui ſera le plus convenable à ſon goût & à ſes occupations, ſe reſſouvenant que dans aucun temps ils ne doivent point être portés juſqu'à mettre le corps en ſueur, ce qui détermineroit l'évacuation d'une quantité de matiéres crues, fatigueroit, épuiſeroit le malade. La matinée eſt le moment de la plus grande tranſpiration; un ſommeil paiſible a opéré la coction des humeurs; c'eſt l'inſtant d'exercer le corps. La promenade à cheval, eſt de tous les mouvements que l'on peut ſe donner, le plus utile. Tous les viſcéres de l'abdomen ſont ſuſpendus; ils éprouvent de légers frotements, un air pur agit à chaque inſtant ſur les poumons; toutes ces cauſes réunies excitent des changements incroyables. Il faut ſeulement avoir l'attention de monter à cheval le matin à jeun, & le ſoir ſur les cinq à ſix heures, lorſque la digeſtion eſt fort avancée; les ſecouſſes du cheval, quelque douce que ſoit ſon allure, dérangent la digeſtion des perſonnes foibles. Après l'exercice du cheval, qui de

tous eſt le plus ſain & le plus utile, viennent les promenades à pied, faites dans des endroits agréables, particuliérement du côté des montagnes ; les petits voyages dans une voiture bien ſuſpendue & découverte. Ceux qui ſeront trop foibles pour ſoutenir les premiers exercices, peuvent y ſuppléer par de petites courſes ſur une riviére paiſible ; le bon air qu'ils reſpireront, les mouvements doux du bateau augmenteront la tranſpiration, leur donneront de l'appétit & de la gaieté. Il y a encore les armes, la danſe modérée, le volant, le billard ; en variant ces exercices, chacun ſelon ſon goût, & en les ſuivant pendant pluſieurs mois avec exactitude, ils fortifieront les digeſtions & la tranſpiration.

Vous venez de voir, monſieur, les différents genres d'exercice qui conviennent aux vaporeux ; je n'ai plus que quelques courtes réflexions à vous expoſer ſur le ſommeil & ſur la veille, avant que de finir ma lettre.

Un ſommeil paiſible favoriſe la tranſpiration, répare les forces & les eſprits vitaux, que l'exercice & les veilles ont diſſipés. Les perſonnes attaquées de maux

de nerfs, ne doivent rien négliger pour ſe le procurer bon. Les choſes qui m'ont toujours paru eſſentielles, ſont, un ſouper fait d'aliments de facile digeſtion ; de ſe coucher à dix heures, & de ſe lever à ſix heures du matin ; d'avoir les pieds chauds en entrant au lit, de le chauffer en hiver, ou de ſe faire mettre aux pieds une boule d'étain remplie d'eau tiéde, d'occuper un appartement ſec & vaſte, bien aéré, d'être bien couvert en été & en hiver ; de ſe lever au premier réveil. Sanctorius dit que la chaleur du lit augmente la tranſpiration. L'expérience m'a appris qu'une fois éveillé, ſi l'on ſe tient au lit ſans changer de place, la tranſpiration ſe fait moins bien qu'en ſe levant, même en hiver. J'invite à quitter le lit au premier réveil, quand ce ſeroit à quatre heures du matin ; ſi le malade étoit foible, il ſe coucheroit dans la matinée une heure ou deux. Le ſecond repos dérange moins la tranſpiration, & fortifie le corps.

Les perſonnes, qui tiennent à leurs habitudes, aſſurent qu'il eſt indifférent de ſe coucher à minuit, en paſſant juſqu'à huit heures au lit ; elles croient qu'en ſe repoſant huit heures, elles ſe trouvent de pair avec celles qui ſe ſont couchées à dix heures,

& levées à ſix. La nature a fixé le temps du repos ; toutes les fois que nous nous en écartons, elle nous laiſſe raiſonner, & nous payons notre intempérance par les mal-aiſes & les incommodités.

Le corps eſt léger après une bonne nuit, ſoit à cauſe des nouvelles forces que l'on a acquiſes, ſoit à raiſon de l'évacuation de l'humeur tranſpirable. Un vent frais du midi empêche plus la tranſpiration, qu'un temps froid ; ce qui fait que je conſeille de ſe tenir couvert en été & en hiver. Le ſimple changement de lit diminue la tranſpiration ; les choſes auxquelles nous ne ſommes pas accoutumés, nous conviennent rarement. On eſt ſûr que la tranſpiration s'eſt bien faite pendant la nuit, lorſqu'au réveil on a l'eſprit net, & le corps agile. Si l'on paſſe plus de huit heures au lit, l'on diminue la tranſpiration, le corps eſt froid, lourd, l'eſtomac eſt mal diſpoſé.

Je crois, monſieur, par tous les détails dans leſquels je viens d'entrer, avoir rempli la promeſſe que je vous avois faite. Il me reſte à deſirer que vous m'ayez lu avec l'indulgence que mérite mon intention à vous être utile. Mais pour vous mettre à portée de juger par vous-même du rapport

que les faits que j'ai observés ont avec les conseils que je me suis hazardé de vous donner, je vous envoie le journal de l'état du corps.

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXTRAIT DU JOURNAL

QUE j'ai tenu de l'état du corps à raiſon de la perfection de la tranſpiration, & de la température de l'air, commencé le 30 mars 1776.

	HAUTEUR DU BAROMÉTRE. Pouces. | Lignes.
Dimanche 30 mars.	
A dix heures du ſoir, je péſe 112 livres 12 onces.	
Lundi 31 mars.	
A huit heures du matin, je péſe 110 livres, 10 onces, ce qui a opéré une diminution de 34 onces dans la nuit; j'ai eu de ſecrétions ſenſibles 20 onces; reſte pour l'inſenſible tranſpiration, 14 onces; mal-aiſe.	27. | 3. *Pluie.*
A midi, je péſe 110 livres, 8 onces; j'ai mangé ou bu à mon déjeûner 9 onces & demie; dans la matinée j'ai eu, depuis huit heures	27. | 6. *Variable.*

	HAUTEUR DU BAROMÉTRE.	
	Pouces.	Lignes.

juſqu'à midi, de ſecrétions ſenſibles, 4 onces; reſte pour l'inſenſible tranſpiration, 7 onces & demie; plus à mon aiſe.

J'ai mangé ou bu à mon dîner 26 onces, ce qui a porté mon poids à 112 livres, 2 onces.

J'ai pris des aliments ſolides & liquides pour mon goûter & mon ſouper, au poids de 27 onces, ce qui devoit porter mon poids à 113 livres, 13 onces.

Je péſe à dix heures du ſoir 112 livres, 6 onces, ce qui établit une perte, dans l'après-midi, de 23 onces. J'ai eu de ſecrétion ſenſible, 15 onces & demie; reſte pour l'inſenſible tranſpiration, 7 onces & demie; mal à l'aiſe tout le ſoir. 27. | 6.

A dix heures du ſoir je péſe 112 livres, 6 onces.

Mardi 1 *avril.*

A huit heures & demie du matin je péſe 110 livres, 5 onces, ce qui forme une perte de 33 onces pour la nuit. J'ai eu de ſecrétions ſenſibles 20 onces; reſte pour l'inſenſible tranſpiration, 13 onces; mal à l'aiſe. J'ai mangé ou bu à mon déjeûner 8 onces, ce qui devroit 27. | 6.

porter mon poids à 110 livres, 13 onces.

A midi, je pése 110 livres, 3 onces, ce qui forme une diminution de 10 onces de poids; dans la matinée j'ai eu de secrétions sensibles, 5 onces; insensible transpiration, 5 onces; mal à l'aise.

Après dîner je pése 111 livres, 7 onces, ayant mangé ou bu à mon dîner le poids de 20 onces; à mon goûter & souper, en réunissant les deux repas, j'ai pris des aliments liquides ou solides au poids de 23 onces, 5 gros, ce qui devoit porter mon poids à 112 livres 14 onces 5 gros.

Je pése, à dix heures du soir, 111 livres, 13 onces, ce qui forme une perte, depuis midi jusqu'à 10 heures du soir, de 17 onces; j'ai eu dans cet intervalle, de secrétions sensibles 12 onces, 2 gros; reste pour l'insensible transpiration 4 onces 3 gros; fort mal à mon aise.

A 10 heures du soir je pése 111 livres, 13 onces.

Mercredi 2 avril.

A 8 heures & demie du matin, je pése 100 livres, 12 onces &

HAUTEUR DU BAROMÉTRE.	
Pouces.	Lignes.
Variable.	
27.	13.
Pluie.	

demie, ce qui forme une perte de 32 onces & demie pour la nuit. J'ai eu de ſecrétions ſenſibles 16 onces & demie ; reſte pour l'inſenſible tranſpiration, 16 onces ; un peu moins fatigué que la nuit précédente. J'ai bu ou mangé à mon déjeûner 8 onces & demie, ce qui devoit porter mon poids à 110 livres, 5 onces & demie.

HAUTEUR DU BAROMÉTRE.

Pouces. | Lignes.

Je péſe à midi 109 livres, 10 onces, ce qui établit une perte de 11 onces & demie pour la matinée. J'ai eu de ſecrétions ſenſibles 5 5 onces, 5 gros ; pour l'inſenſible tranſpiration 5 onces, 7 gros ; un peu moins mal à mon aiſe.

27. 1 3.

Pluie.

Avant dîner je péſe 109 livres, 10 onces, après dîner 110 livres, 11 onces, ayant bu ou mangé à mon goûter, 6 onces, 7 gros, bu ou mangé à mon ſouper, 13 onces ; toutes ces choſes réunies doivent porter mon poids à 112 livres, 7 gros.

A dix heures du ſoir je péſe 110 livres, 13 onces, ce qui opére une diminution de 19 onces, 7 gros, depuis midi juſqu'à dix heures du ſoir ; j'ai eu, dans cet intervalle, de ſecrétions ſenſibles 14 onces, reſte pour l'inſenſible tranſpiration,

5 onces, 7 gros; fort mal à mon aise, & j'ai mal digéré.

A 10 heures du soir je pesois 110 livres, 13 onces; j'ai bu, après être pesé, une tasse de thé qui étoit du poids de 5 onces & demie, ce qui devoit porter mon poids à 111 livres, 2 onces & demie.

Jeudi 3 avril.

A 7 heures du matin je pése 109 livres, 10 onces, ce qui forme une diminution de 24 onces pour la nuit. J'ai peu dormi, & d'un sommeil agité; je me suis levé triste, j'ai eu de secrétions sensibles 13 onces, 2 gros; reste pour l'insensible transpiration, 9 onces & demie. J'ai mangé ou bu à mon déjeûner 8 onces, 7 gros, ce qui porte mon poids à 110 livres, 7 gros.

Je pése à midi 109 livres, 6 onces, ce qui opére pour la matinée une diminution de 12 onces, 7 gros. J'ai eu de secrétions sensibles 7 onces, reste pour l'insensible transpiration 5 onces, 7 gros; j'ai mal passé la matinée.

A midi je pése 109 livres, 6 gros. J'ai mangé ou bu à mon dîner 23 onces, ce qui porte mon poids à 110 livres, 13 onces: mon goûter

HAUTEUR DU BAROMÈTRE.	
Pouces.	Lignes.
27.	10.

& mon ſouper ont été compoſés de 24 onces & demie, tant liquides que ſolides, ce qui devoit porter mon poids à 112 livres, 5 onces & demie.

HAUTEUR DU BAROMÉTRE.
Pouces. | Lignes.

Je péſe, à dix heures du ſoir, 110 livres, 10 onces, ce qui opére dans l'après-midi une diminution de 27 onces & demie. J'ai eu, dans cet intervalle, de ſecrétions ſenſibles 18 onces; l'inſenſible tranſpiration ſe trouve réduite à 9 onces & demie; fort mal à mon aiſe. *Grande pluie.*

A 10 heures du ſoir je péſe 110 livres 5 onces, ce qui opére pour la nuit une diminution de 21 onces. J'ai dormi, mais d'un ſommeil inquiet. J'ai eu de ſecrétions ſenſibles 12 onces 2 gros; reſte pour l'inſenſible tranſpiration 8 onces 6 gros. 27. 1 3. *Pluie.*

Vendredi 4 avril.

A ſept heures du matin je péſe 109 livres 5 onces; j'ai mangé ou bu à mon déjeûner 8 onces & demie, ce qui devoit porter mon poids à 109 livres 13 onces & demie. 27. 1. 6.

A midi je péſe 109 livres, 1 once, ce qui donne une diminution de 12 onces & demie pour la matinée; j'ai eu de ſecrétions ſenſibles 4 onces 1 gros, reſte pour l'inſenſible tranſpi- *Variable.*

ration

ration 8 onces, 3 gros. J'ai été tranquille, & à dîner j'avois de l'appétit.

Après dîner je pése 110 livres, 12 onces, ce qui forme une augmentation de 27 onces en aliments liquides ou solides pour mon repas; à mon goûter, j'ai bu ou mangé 11 onces, ce qui tout réuni devoit porter mon poids à 112 livres 4 onces.

A dix heures du soir je pése 111 livres 1 once & demie, ce qui forme une diminution de 18 onces & demie; j'ai rendu, depuis midi jusqu'à dix heures du soir, 10 onces, 6 gros par les secrétions sensibles; reste pour l'insensible transpiration, 7 onces 6 gros.

Hauteur du Barométre.	
Pouces.	Lignes.
27.	6.
Variable.	

A dix heures du soir, je pése 111 livres, 1 once.

Samedi 5 avril.

A sept heures du matin, je pése 109 livres, 9 onces, 6 gros, ce qui fournit une diminution de 23 onc. 2 gros pour la nuit; j'ai eu de secrétions sensibles 12 onces, 6 gros; reste pour l'insensible transpiration, 10 onces, 2 gros. J'ai été un peu plus tranquille.

	HAUTEUR DU BAROMÉTRE.	
	Pouces.	Lignes.
A ſept heures du matin, je péſe 109 livres, 9 onces, 6 gros. J'ai mangé ou bu dans la matinée 7 onces & demie, ce qui devoit porter mon poids à 110 livres, 1 once, 2 gros.		
Je péſe à midi 109 livres, 4 onces, 3 gros, ce qui établit une diminution de 12 onces & demie pour la matinée. J'ai perdu par les ſecrétions ſenſibles, 4 onces & demie, & par l'inſenſible tranſpiration, 8 onces.	27.	17.
Avant midi je péſe 109 livres, 4 onces & demie. Après dîner, ayant mangé ou bu 32 onces, mon poids eſt de 111 livres, 8 onces, 1 gros. J'ai bu & mangé à mon goûter 7 onces, 2 gros, ce qui porteroit mon poids à 111 livres, 13 onces; j'avois un peu mal à la tête, & je n'ai pas ſoupé; cependant ſans mal-aiſe.		
A ſix heures du ſoir je péſe 110 liv., 9 onces & demie, ce qui forme une diminution de 21 onces pour l'après-midi. J'ai eu de ſecrétions ſenſibles 9 onces, tranſpiration inſenſible 12 onces & demie.	27.	19.
	Beau temps.	
A dix heures du ſoir, je péſe 110 liv., 9 onces & demie; j'ai eu dans la nuit une perte de 22 onces & demie, de ſecrétions ſenſibles 11 onces &		

demie; reſte pour l'inſenſible tranſpiration, 11 onces.

HAUTEUR DU BAROMÉTRE.
Pouces. | Lignes.

Dimanche 6 avril.

A 11 heures du ſoir, je péſe 112 livres & demi-once.

Lundi 7 avril.

A ſept heures & demie du matin je péſe 110 livres 6 onces; j'ai diminué, dans la nuit, de 26 onces & demie. J'ai eu de ſecrétions ſenſibles 14 onces, reſte pour l'inſenſible tranſpiration 12 onces & demie. — 27. 1 6.

J'ai reſté à jeun la matinée, & je péſe à midi 109 livres, 12 onces, ce qui établit une perte de 9 onces & demie. J'ai eu de ſecrétions ſenſibles 3 onces & demie, reſte pour l'inſenſible tranſpiration, 6 onces. J'éprouvai que le jeûne alloit mal aux vaporeux. — *Variable.*

Après dîner je péſe 111 livres, 12 onces, ayant mangé ou bu à mon dîner, 22 onces; à mon goûter j'ai mangé 2 onces, bu 5 onces & demie; à mon ſouper j'ai mangé 2 onces & demie, bu 5 onces & demie. Ces deux repas ont été compoſés, tant en aliments liquides que ſolides, de 13 onces & demie, — 27. 1 3. *Vent.*

ce qui devoit porter mon poids à 112 livres, 11 onces & demie.

Je pése, à 11 heures du soir, 111 livres, 4 onces, ce qui opére une diminution de 23 onces & demie. Dans l'après-midi, j'ai eu de secrétions sensibles 11 onces, reste pour l'insensible transpiration, 12 onces & demie.

Ma digestion a été pénible, & à quatre heures du soir je pése 111 livres, 4 onces.

HAUTEUR DU BAROMÉTRE.

Pouces. | Lignes.

27. 1 3. *Vent.*

Mardi 8 *avril.*

A sept heures du matin, je pése 109 livres, 11 onces, 3 gros, ce qui opére une diminution, pour la nuit, d'une livre, 8 onces, 6 gros. J'ai eu de secrétions sensibles 14 onces; reste pour l'insensible transpiration, 10 onces, 6 gros; mauvaise nuit, digestion difficile la veille.

27. 1 3. *Pluie.*

A neuf heures du matin je pése 109 livres, 11 onces. J'ai bu ou mangé à mon déjeûner 7 onces, 6 gros, ce qui devoit porter mon poids à 110 livres, 3 onces.

Je pése à midi 109 livres, 11 onces & demie, ce qui forme une diminution de 7 onces & demie pour la matinée. J'ai eu de secrétions sen-

sibles 4 onces & demie ; reste pour l'insensible transpiration, 3 onces ; mal à l'aise.

HAUTEUR DU BAROMÉTRE.
Pouces. | Lignes.

Après mon dîner je pése 112 liv. 6 onces, ayant mangé ou bu 2 liv. 11 onces ; j'ai été mal à mon aise dans l'après-midi ; je n'ai pas goûté. J'ai bu ou mangé à mon souper 8 onces ; j'ai pris une tasse de thé de 5 onces & demie. En réunissant mon souper & le thé bu à dix heures du soir, je devois peser 113 livres, 3 onces & demie, & je ne pése que 111 livres, 1 once ; ce qui opére, pour l'après-midi, une diminution de 2 livres, 10 onces. J'ai eu de secrétions sensibles dans cet intervalle, 1 livre, 6 onces & demie ; reste pour l'insensible transpiration, 12 onces, 1 gros ; tout le jour, mal à mon aise.

A dix heures du soir, je pése 111 livres, 1 once.

Mercredi 9 avril.

A sept heures du matin, je pése 109 livres, 4 onces & demie, ce qui opére une diminution pour la nuit, de 1 livre, 12 onces & demie. J'ai eu de secrétions sensibles 18 onces ; reste pour l'insensible transpiration, 10 onces

27. 1. 3.

Brouillards.

& demie. J'ai peu dormi, me suis levé triste & mal à l'aise.

HAUTEUR DU BAROMÉTRE.

Pouces. | Lignes.

Avant midi, je pése 109 livres, 4 onces ; j'ai mangé ou bu à mon déjeûner, 7 onces, 6 gros, ce qui devoit porter mon poids à 109 liv., 11 onces, 6 gros. Il y a eu une diminution de 8 onces dans la matinée. J'ai eu de secrétions sensibles 4 onces, 2 gros ; reste pour l'insensible transpiration, 6 onces.

Je pése à midi 109 livres, 2 onces ; après dîner 111 livres, 4 onces ; ayant mangé ou bu, 2 livres, 2 onc. A mon souper, j'ai mangé ou bu 21 onces, trois gros, ce qui devoit porter mon poids à 112 livres, 9 onces, 3 gros.

A dix heures du soir je pése 110 livres, 14 onces ; ce qui opére une diminution de 27 onces, 3 gros pour l'après-midi. J'ai eu de secrétions sensibles 14 onces & demie ; reste pour l'insensible transpiration, 12 onces & demie ; tout le jour mal à mon aise.

A dix heures du soir, je pése 110 livres, 14 onces.

Jeudi 10 *avril.*

A sept heures du matin, je pése 109 livres, 4 onces ; j'ai diminué, dans

27. | 3.

	Hauteur du Baromètre.	
	Pouces.	Lignes.
la nuit, de 1 livre, 10 onces. J'ai eu de secrétions sensibles 17 onces, 2 gros ; reste pour l'insensible transpiration, 8 onces, 6 gros. J'ai bu ou mangé à mon déjeûner, 8 onces, 2 gros.		
Je pése à midi 109 liv., ce qui opére une diminution de 12 onces, 2 gros. J'ai eu de secrétions sensibles 7 onces & demie ; reste pour l'insensible transpiration, 5 onces, 6 gros.	*Pluie.*	
Après dîner je pése 111 livres, 7 onces, ayant mangé ou bu à mon dîner, 39 onces. J'ai bu ou mangé à mon souper 19 onces, ce qui devoit porter mon poids à 112 livres, 10 onces.	27.	3.
Je pése, à dix heures du soir, 110 livres, 13 onces & demie ; ce qui opére une diminution de 25 onces, 6 gros dans l'après-midi. J'ai eu de secrétions sensibles 13 onces & demie ; reste pour l'insensible transpiration, 10 onces, 2 gros. Le vent du midi a régné tout le jour, & j'ai été fort mal à mon aise.	*Pluie.*	
A dix heures du soir, je pése 110 livres, 13 onces & demie.		
Vendredi 11 *avril.*		
A 7 heures du matin je pése 109	27.	6.

livres 6 onces, ce qui opére une diminution de 23 onces pour la nuit. J'ai eu de ſecrétions ſenſibles 9 onces, 2 gros; tranſpiration inſenſible 13 onces, 6 gros. J'ai bien dormi; j'ai eu l'eſtomac libre. J'ai bu ou mangé à mon déjeûner 8 onces, ce qui devoit porter mon poids à 109 livres, 14 onces.

HAUTEUR DU BAROMÉTRE. Pouces. | Lignes.

Je péſe, à midi, 109 livres 10 onces, ce qui opére une diminution de 13 onces; évacuations ſenſibles 4 onces; inſenſible tranſpiration, 8 onces, 2 gros. J'ai été bien la matinée. *Variable.*

Mercredi 1 *mai.*

A dix heures du ſoir, je péſe 110 livres, 8 onces.

Jeudi 2 *mai.*

A 7 heures du matin, je péſe 108 livres, 14 onces & demie; ce qui opére une diminution de 25 onces & demie. J'ai eu, dans la nuit, de ſecrétions ſenſibles 13 onces & demie; tranſpiration, 12 onces & demie. J'ai aſſez bien dormi.

Le matin je péſe 108 livres, 14 onces & demie; j'ai bu, dans la matinée, petit-lait 12 onces; j'ai

mangé 3 onces, 2 gros, ce qui devoit porter mon poids à 109 livres, 13 onces, 6 gros.

Hauteur du Baromètre.	
Pouces.	Lignes.

A midi je pése 108 livres, 4 onc., ce qui opére une diminution de 23 onces, 6 gros pour la matinée. J'ai eu de secrétions sensibles 19 onces; reste pour l'insensible transpiration, 6 onces, 6 gros; très mal à mon aise. — 27. 1 3. *Pluie.*

Après dîner, je pése 110 livres, 5 onces; ayant mangé ou bu 33 onces. A mon goûter j'ai bu 6 onces, mangé 2 onces 1 gros. A mon souper, j'ai bu 12 onces, j'ai mangé 3 onces, ce qui devoit porter mon poids à 111 livres, 13 onces, 7 gros. — 27. 1 4.

A dix heures du soir, je pése 110 livres, 9 onces & demie, ce qui opére une diminution de 20 onces, 3 gros dans l'après-midi. J'ai eu de secrétions sensibles 9 onces, 5 gros; insensible transpiration 10 onces, 6 gros.

Vendredi 3 mai.

A dix heures du soir, je pése 110 livres, 9 onces & demie; j'ai bu une tasse de thé pesant 6 onces, ce qui porte mon poids à 110 livres, 15 onces & demie. — 27. 1 4.

Samedi 4 mai.

HAUTEUR DU BAROMÉTRE.	
Pouces.	Lignes.

A six heures & demie du matin, après une nuit assez paisible, je pése 109 livres, 5 onces, ce qui opére une diminution pour la nuit, de 26 onces & demie. J'ai eu de sécrétions sensibles 13 onces, 2 gros; insensible transpiration 13 onces, 2 gros. J'ai bu dans la matinée, de petit-lait 12 onces, mangé 3 onces, 2 gros, ce qui doit porter mon poids à 110 livres, 4 onces. — 27. | 4.

Je pése, à midi, 108 livres, 10 onces, ce qui opére une diminution, pour la matinée, de 26 onces. J'ai eu de sécrétions sensibles depuis six heures & demie jusqu'à midi, 20 onces & demie; reste pour l'insensible transpiration, 5 onces & demie; très mal à mon aise. — 27. | 0. *Grande pluie.*

Je pése, après midi, 110 livres, 11 onces, ayant mangé ou bu à mon dîner, 33 onces. J'ai mangé à mon souper 4 onces & demie, bu 6 onces, plus une tasse de thé pesant 6 onces, ce qui devoit porter mon poids à 111 livres, 11 onces.

A dix heures du soir je pése 110 livres 9 onces & demie, ce qui opére pour l'après-midi, une dimi- — 27. | 3. *Pluie.*

nution de 17 onces & demie. J'ai eu dans cet intervalle, de secrétions sensibles, 9 onces, 6 gros; reste pour l'insensible transpiration, 7 onces, 2 gros; mal à l'aise.

HAUTEUR DU BAROMÉTRE.

Pouces. | Lignes.

Dimanche 5 mai.

A 8 heures du matin, je pése 108 livres, 3 onces & demie, ce qui opére une diminution, pour la nuit, de 38 onces. J'ai eu dans cet intervalle, de secrétions sensibles, 14 onces & demie; insensible transpiration, 14 onces; fort mal à mon aise.

27. 1 0.

Grande pluie.

J'ai mangé à mon déjeûner, aliments solides, 4 onces & demie; j'ai bu 6 onces, ce qui devoit porter mon poids à 108 livres, 14 onces.

A midi, je pése 107 livres, 15 onces & demie, ce qui opére une diminution de 14 onces & demie pour la matinée. J'ai eu de secrétions sensibles, 8 onces & demie; insensible transpiration, 6 onces; mal à mon aise.

27. 1 3.

Pluie.

Après dîner, je pése 109 livres, 5 onces & demie; ayant bu ou mangé, 9 onces & demie; à mon goûter, bu ou mangé 9 onces & demie; à mon souper, bu ou man-

27. 1 6.

Variable.

	Hauteur du Baromètre.	
	Pouces.	Lignes.

gé 9 onces, ce qui devoit porter mon poids à 110 livres, 8 onces.

Je pése, à dix heures du soir, 109 livres, 2 onces, 6 gros, ce qui opére une diminution de 21 onces pour l'après-midi. J'ai eu de secrétions sensibles, 10 onces; reste pour l'insensible transpiration, 11 onces; plus à mon aise.

Lundi 6 mai.

A sept heures du matin, je pése 107 livres, 13 onces, ce qui forme une diminution de 21 onces, 6 gros pour la nuit. J'ai eu de secrétions sensibles 10 onces; insensible transpiration, 11 onces, 6 gros; nuit paisible, l'esprit & le corps libres. — 27. 1 8. — *Temps agréable.*

J'ai mangé ou bu à mon déjeûner 9 onces, 3 gros, ce qui devoit porter mon poids à 108 livres, 6 onces 3 gros.

A midi & un quart, je pése 107 livres, 8 onces & demie, diminution 14 onces & 1 gros. J'ai eu de secrétions sensibles, 9 onces & demie; insensible, 4 onces & demie. — 27. 1 5.

Je pése, avant dîner, 107 livres, 8 onces & demie. Après dîner, 109 livres, 2 onces, ayant bu ou mangé, 26 onces. A mon goûter, — *Temps couvert.*

	Hauteur du Baromètre.	
	Pouces.	Lignes.
j'ai mangé 2 onces & demie; j'ai bu 6 onces. A mon ſouper j'ai mangé ou bu 16 onces, 2 gros; augmentation, 110 livres, 11 onces, 2 gros.		
Je ne péſe, à dix heures du ſoir, que 109 livres, 8 onces & demie, ce qui opére une diminution pour l'après-midi, de 18 onces, 6 gros; ſecrétions ſenſibles, 10 onces & demie; tranſpiration, 8 onces; mal à mon aiſe.		
A dix heures du ſoir, je péſe 109 livres, 8 onces & demie.		
Mardi 7 mai.		
A ſix heures & demie du matin, je péſe 108 livres, 7 onces; diminution de 17 onces; ſecrétions ſenſibles, 9 onces; inſenſible tranſpiration, 8 onces & demie. J'ai mangé ou bu dans la matinée, 8 onces, 5 gros; augmentation, 15 onces, 5 gros.	27. 13.	
Je péſe, à midi, 108 livres, 3 onces & demie; diminution, pour la matinée, 13 onces, 1 gros; ſecrétions ſenſibles, 7 onces, 7 gros, inſenſible tranſpiration, 5 onces, 2 gros; mal à l'aiſe.	*Temps couvert.*	
Après dîner, je péſe 110 livres, 3 onces, augmentation de 32 onces	27. 13.	

& demie pour mon dîner, tant liquides que ſolides. A mon ſouper, 15 onces, augmentation, 111 liv., 2 onces.

HAUTEUR DU BAROMÉTRE.
Pouces. Lignes.

A dix heures du ſoir, je péſe 110 livres, 10 onces. J'ai diminué, dans l'après-midi, de 17 onces; dans cet intervalle, de ſecrétions ſenſibles, 12 onces, 2 gros; inſenſible tranſpiration, 4 onces, 6 gros. J'ai été très mal à mon aiſe.

Pluie.

Je péſe, à dix heures du ſoir, 110 livres, 1 once. J'ai mangé ou bu, dans la nuit, 4 onces, 3 gros, ce qui devoit porter mon poids à 110 livres, 5 onces, 3 gros.

Mercredi 8 *mai.*

Je péſe, à 8 heures du matin, 108 livres, 7 onces & demie, ce qui opére une diminution de 30 onces, 1 gros pour la nuit. J'ai eu de ſecrétions ſenſibles, 16 onces, 1 gros; inſenſible tranſpiration, 14 onces; mal à l'aiſe.

27. 1 3.

Temps ſombre.

A dix heures du ſoir, je péſe 110 livres, 5 onces & demie.

Jeudi 9 *Mai.*

A 7 heures du matin, après une nuit paiſible, je péſe 108 livres,

27. 1 6.

	HAUTEUR DU BAROMÉTRE. Pouces.	Lignes.
14 onces ; diminution dans la nuit, 23 onces, ſecrétions ſenſibles, 10 onces ; tranſpiration 13 onces & demie ; bien dormi.		
J'ai mangé à mon déjeûner 2 onces, 5 gros, bu 8 onces, augmentation, 109 livres, 8 onces, 5 gros.		
Je péſe, à midi, 108 livres, 6 onces ; diminution, 18 onces, 5 gros pour la matinée. Secrétions ſenſibles, 12 onces, 2 gros ; inſenſible tranſpiration, 6 onces, 3 gros ; mal à mon aiſe & foible.	27.	1 3.
Après dîner, je péſe 109 livres, 13 onces & demie. J'ai bu ou mangé 23 onces & demie. A mon goûter 12 onces, 6 gros. A mon ſouper 10 onces ; augmentation, 111 livres, 3 onces, 2 gros ; plus, thé 6 onces.		
Je péſe, à dix heures du ſoir, 109 livres, 15 onces ; diminution, 26 onces, 2 gros : ſecrétions ſenſibles, 1 once & demie ; inſenſible tranſpiration, 15 onces & demie.		
A dix heures du ſoir, je péſe 109 livres, 15 onces.		
Vendredi 10 *mai.*		
A ſept heures du matin, je péſe	27.	1 6.

	HAUTEUR DU BAROMÉTRE.	
	Pouces.	Lignes.
108 livres, 2 onces; diminution de la nuit, 27 onces; ſecrétions ſenſibles, 17 onces, 2 gros; inſenſible tranſpiration, 11 onces, 6 gros; fort mal à mon aiſe la nuit.		
		Pluie.
J'ai pris à mon déjeûner un bouillon peſant 8 onces, pain & vin 2 onces, 6 gros.		
Je péſe, à midi, 108 livres juſtes; diminution de la matinée, 12 onces, 6 gros; ſecrétions ſenſibles 8 onces; inſenſible tranſpiration, 4 onces, 6 gros; mal à mon aiſe tout le matin.	27.	13.
		Pluie.
Après dîner, je péſe 109 livres, 14 onces; ayant bu ou mangé 30 onces; à mon goûter, 14 onces, 6 gros. A mon ſouper, bu ou mangé 10 onces, augmentation, 111 livres, 8 onces, 6 gros.		
Je péſe, à dix heures du ſoir, 110 livres, diminution de 24 onces, 6 gros; ſecrétions ſenſibles, 12 onc. & demie; inſenſible tranſpiration, 11 onces, 6 gros; ni mal ni bien.	27.	16.
Vendredi 31 *mai.*		
A dix heures du ſoir, je péſe 109 livres, 5 onces.		
Samedi 1 *Juin.*		
A ſept heures & demie du matin,	27.	16.

je péſe

	Hauteur du Baromètre	
	Pouces.	Lignes.

je pése 107 livres, 9 onces & demie ; diminution, 27 onces pour la nuit ; secrétions sensibles, 12 onces & demie ; transpiration, 15 onces ; pris à mon déjeûner, 8 onces & demie.

Je pése, à midi, 106 livres, 13 onces, diminution, 21 onces pour la matinée ; secrétions sensibles, 10 onces ; transpiration, 9 onces ; mal à l'aise.

Après mon dîner, je pése 108 livres, 7 onces, 2 gros ; ayant bu ou mangé 26 onces, 2 gros. A mon goûter, 7 onces & demie. A mon souper, 9 onces, 2 gros, augmentation, 109 livres, 8 onces.

Je pése, à dix heures de soir, 108 livres, 5 onces, diminution, 18 onces ; secrétions sensibles, 8 onces ; transpiration, 10 onces. J'ai pris une tasse de thé pesant 6 onces.

Dimanche 2 Juin.

A sept heures du matin, je pése 107 livres, 3 onces, diminution de 24 onces ; secrétions sensibles, 9 onces, 2 gros ; transpiration ou sueur, 15 onces. A mon déjeûner j'ai bu ou mangé 8 onces ; augmentation 107 livres, 11 onces. — 27. 1 6.

Je pése, à midi, 106 livres, 14

	Hauteur du Baromètre.	
	Pouces.	Lignes.

onces, 7 gros; diminution, 12 onces, 1 gros; ſecrétions ſenſibles, 6 onces; inſenſible tranſpiration, 6 onces, 1 gros.

A onze heures du ſoir, je péſe 108 livres, 5 onces & demie.

Lundi 3 juin.

A ſept heures du matin, je péſe 106 livres, 15 onces, diminution 22 onces & demie; ſecrétions ſenſibles, 9 onces; inſenſible tranſpiration, 13 onces & demie; j'ai bien dormi. 27. 1 8.

J'ai bu ou mangé à mon déjeûner, 12 onces, 2 gros.

Je péſe, à midi, 106 livres, 13 onces, diminution, 14 onces, 2 gros; ſecrétions ſenſibles, 6 onces, 6 gros; inſenſible tranſpiration, 7 onces & demie.

Je péſe, à midi, 106 livres, 13 onces. Après dîner, 108 livres, 9 onces & demie, ayant pris 28 onces & demie; à mon goûter, 11 onces 6 gros; à mon ſouper, 9 onces; le tout réuni, donne augmentation, 109 livres, 14 onces, 2 gros.

Je péſe, à dix heures & demie du ſoir, 108 livres, 10 onces; di- 27. 1 8.

minution, 20 onces, 2 gros; ſecrétions ſenſibles, 8 onces & demie; tranſpiration, 10 onces, 6 gros.

Hauteur du Baromètre.	
Pouces.	Lignes.

Mardi 4 juin.

A ſept heures du matin, je péſe 106 livres, 12 onces; diminution, 30 onces; ſecrétions ſenſibles, 16 onces & demie; inſenſible tranſpiration, 13 onces & demie; mauvaiſe nuit. 27. 1 9.

J'ai pris à mon déjeûner, 14 onces & demie; augmentation, 107 livres, 10 onces & demie.

Je péſe, à midi, 106 livres, 13 onces & demie; diminution, 13 onces; ſecrétions ſenſibles, 4 onces, 3 gros; tranſpiration, 8 onces, 5 gros.

Après dîner, je péſe 108 livres, 8 onces & demie, ayant pris 27 onces. A mon goûter, 7 onces. A mon ſouper, 9 onces; augmentation, 109 livres, 8 onces & demie.

Je péſe, à dix heures du ſoir, 108 livres, 10 onces & demie; diminution, 23 onces; ſecrétions ſenſibles, 10 onces & demie; inſenſible tranſpiration, 12 onces & demie.

Mercredi 5 Juin.

	Hauteur du Baromètre.	
	Pouces.	Lignes.
A ſept heures du matin, je péſe 106 livres, 14 onces & demie ; diminution 19 onces ; ſecrétions ſenſibles, 5 onces & demie ; inſenſible tranſpiration, 13 onces & demie.	27.	1 9.
J'ai pris à mon déjeûner, 8 onces, 6 gros ; augmentation, 107 livres, 7 onces.	27.	1 6.
Je péſe, à midi, 106 livres, 8 onces ; diminution, 15 onces ; ſecrétions ſenſibles, 9 onces & demie ; inſenſible tranſpiration, 5 onces & demie.		
Après mon dîner, je péſe 108 livres, 4 onces, ayant pris 28 onces. A mon ſouper, 18 onces & demie ; augmentation 109 livres, 6 onces, & demie.		
Je péſe, à dix heures & demie du ſoir, 108 livres, 3 onces & demie ; diminution, 19 onces & demie ; ſecrétions ſenſibles, 9 onces, 5 gros ; inſenſible tranſpiration, 12 onces.		

Jeudi 6 juin.

A ſix heures & demie du matin,	27.	1 6.

	Hauteur du Baromètre.	
	Pouces.	Lignes.

je pése 107 livres, 2 onces; diminution, 17 onces; secrétions sensibles, 8 onces; insensible transpiration 9 onces. J'ai pris à mon déjeûner, 6 onces, 2 gros; augmentation, 107 livres, 8 onces, 2 gros.

Je pése, à midi, 106 livres, 14 onces & demie, diminution, 9 onces, 6 gros; secrétions sensibles, 4 onces, 5 gros; insensible transpiration, 5 onces, 1 gros.

Après dîner, je pése 108 livres, 11 onces; augmentation, 28 onces. J'ai pris à mon goûter, 7 onces, 6 gros. A mon souper, 13 onces & demie; augmentation, 110 livres, 6 gros.

Je pése, à dix heures du soir, 109 livres, 2 onces & demie; diminution de 14 onces, 2 gros pour l'après-midi; secrétions sensibles, 8 onces, 2 gros; insensible transpiration, 6 onces.

A dix heures du soir, je pése 109 livres, 2 onces & demie; pris, de thé 6 onces.

Vendredi 7 juin.

A six heures du matin, je pése 108 livres, 5 onces. Pris à mon déjeûner, 27. 1 3.

	Hauteur du Baromètre.	
	Pouces.	Lignes.
2 onces, 2 gros ; augmentation, 108 livres, 7 onces, 2 gros.		
Je pése, à onze heures un quart, 106 livres, 7 onces, diminution, 2 livres, 2 gros. J'ai eu, depuis six heures du matin juſqu'à onze un quart, de ſecrétions ſenſibles, 24 onces, 6 gros ; inſenſible tranſpiration, 7 onces & demie ; mal-aiſe.		
Je pése, après dîner, 108 livres, 13 onces & demie, ayant mangé ou bu, 38 onces & demie ; à mon goûter, bu 6 onces ; à mon ſouper, pris 9 onces ; augmentation, 109 liv., 12 onces.	27.	6.
Je pése, à onze heures du ſoir, 108 livres, 3 onces, 6 gros ; diminution de 24 onces, 2 gros pour l'après-midi. Secrétions ſenſibles, 10 onces ; tranſpiration, 14 onces, 2 gros. Après mon poids pris, je me trouvai l'eſtomac vuide, je pris 8 onces, 2 gros ; augmentation, 108 livres, 12 onces.		
Samedi 8 juin.		
A ſept heures du matin, je pése 107 livres & demie ; diminution, 27 onces ; ſecrétions ſenſibles, 9 onc. ; tranſpiration, 18 onces. J'ai obſervé dans la matinée du 8 juin, (j'avois	27.	9.

déjà fait cette obſervation plus d'une fois) cette évacuation que les auteurs diſent arriver tous les mois. Elle eſt annoncée deux ou trois jours avant, par une diminution marquée dans les évacuations ſenſibles, ou au moins, chez les vaporeux par deux ou trois nuits inquiétes; on éprouve un ſentiment de peſanteur & de gêne autour des hypocondres; les mouvemens du corps ſont plus pénibles; le pouls, que je me tâtois pluſieurs fois chaque jour, & même dans la nuit, annonce une criſe. Quoique dans cette matinée l'évacuation ſenſible ſurpaſſât du double l'évacuation inſenſible, j'en fus moins fatigué que de coutume; j'éprouvai tout le jour une ſorte de gaieté & de bien-être que je n'avois pas eu depuis long-temps: ce fut une diarrhée qui forma la criſe.

HAUTEUR DU BAROMÉTRE.

Pouces. | Lignes.

27. 1 9.

Dimanche 9 juin.

Je péſe, à ſept heures du matin, 107 livres & demie, & demi-once. J'ai bu ou mangé à mon déjeûner, 7 onces; augmentation, 107 livres, 7 onces & demie.

27. 1 6.

Je péſe, à midi, 107 livres, 3 onces & demie; diminution, 20 onces; ſecrétions ſenſibles, 13 onces & demie; inſenſible tranſpi-

	Hauteur du Baromètre. Pouces.	Lignes.
ration, 6 onces & demie. Après dîner, je pése 108 liv., 3 onces; augmentation de 31 onces & demie pour le dîner. A mon goûter, pris 8 onces, 6 gros; dans l'après-midi, un verre de sirop, 6 onces. A mon souper, pris 12 onces, 2 gros; augmentation, 109 livres, 14 onces.		
A dix heures & un quart du soir, je pése 108 livres, 9 onces & demie; diminution, 20 onces & demie pour l'après-midi; secrétions sensibles, 10 onces & demie; insensible transpiration, 10 onces.		
Lundi 10 *juin.*		
A sept heures du matin, je pése 107 livres, 4 onces; diminution de 21 onces & demie pour la nuit; secrétions sensibles, 9 onces; insensible transpiration, 14 onces & demie; j'ai bien dormi.	27.	9.
J'ai pris à mon déjeûner, 9 onces; augmentation, 107 livres, 13 onces.		
Je pése, à midi, 107 livres, 2 onces; diminution, 11 onces; secrétions sensibles, 7 onces; insensible transpiration, 4 onces; mal à mon aise.	27.	6.
Après dîner, je pése 108 livres, 12 onces; augmentation de 26 onces	27.	3.

	Hauteur du Baromètre.	
	Pouces.	Lignes.
pour mon dîner. Pris à mon goûter 8 onces, 3 gros; à mon ſouper, 9 onces, 2 gros; augmentation, 109 livres, 13 onces, 5 gros.		
Je péſe, à dix heures du ſoir, 108 livres, 9 onces; diminution pour l'après-midi, 20 onces, 5 gros; ſecrétions, 13 onces; inſenſible tranſpiration, 7 onces, 5 gros; mal à l'aiſe tout le jour; & à dix heures & demie du ſoir, je péſe 108 livres, 9 onces.		
Mardi 11 *juin.*		
A ſix heures trois quarts du matin, 107 livres, 4 onces; diminution, 21 onces pour la nuit; ſecrétions ſenſibles, 12 onces, 6 gros; inſenſible tranſpiration, 8 onces, 2 gros: ſommeil inquiet, le corps fatigué au réveil.	27.	1 3.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Recherches ſur la cauſe des Affections Hypocondriaques, ſuivies d'un Journal de l'état du corps, en raiſon de la perfection de la tranſpiration, & de la température de l'air*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 18 Mars 1779.

DE HORNE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le ſieur Claude REVILLON, Docteur en Médecine de l'Académie de Dijon, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Recherches ſur la cauſe des Affections Hypocondriaques, appellées communément Vapeurs, &c.* S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocéde à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décéde avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque

qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois ; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du Préſent Privilége : qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à

la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le 28 d'Avril, l'an de grace 1779, & de notre Régne le cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1715, *folio* 132, *conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article* CVIII. *du Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 5 *Mai* 1779.

A. M. LOTTIN, l'aîné, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame. 1779.

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
RC
552
H8 R32

RARE BOOKS DEPARTMENT